

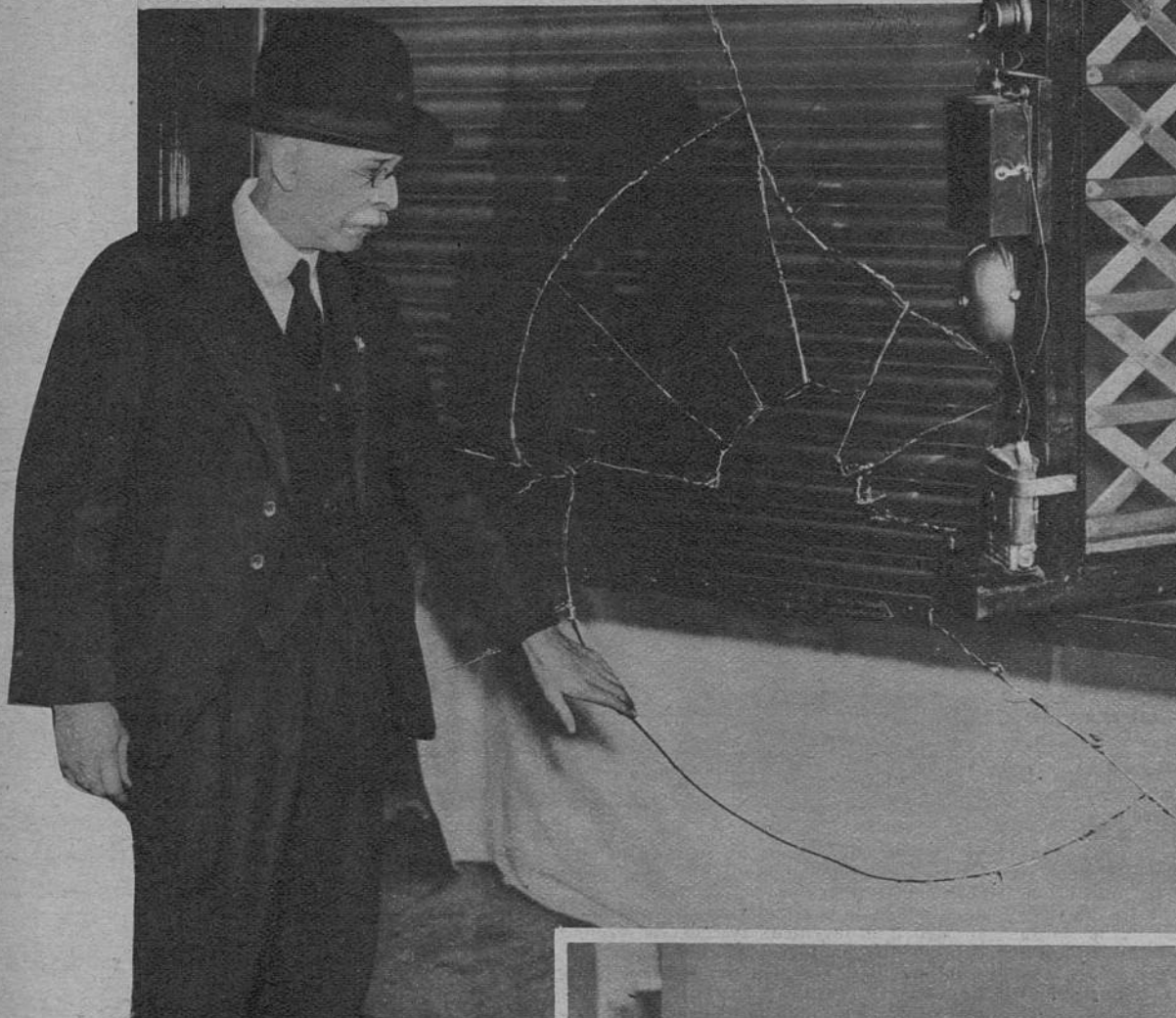
POLICE MAGAZINE



ZANGARA A ÉTÉ EXÉCUTÉ

Zangara, qui voulut tuer le président Roosevelt et qui assassina le maire de Chicago, M. Cermak, a été exécuté peu après sa condamnation à mort. *Ci-dessus* : le meurtrier, la cellule dans laquelle il passa ses dernières heures. *A droite* : la chaise électrique qui a servi à l'exécution.

CONTRE LES PILLEURS DE BIJOUTERIES



Ce dispositif de protection consiste en une grille d'acier articulée qui s'abat dès que l'on essaye de forcer ou de briser la vitrine. Système très pratique pour une petite boutique, mais qui aurait besoin d'être expérimenté sur une vaste glace. (I.P.S.)



rances) ont imaginé de mettre au concours un appareil de protection automatique. Plusieurs projets intéressants ont été retenus par le jury, qui comprenait, outre des bijoutiers connus, des fonctionnaires de Scotland Yard, et des spécialistes d'équipements électriques.

Nos photos représentent trois des modèles récompensés.

Tous trois procèdent du même principe : au moment où le voleur brise la glace, un appareil se déclenche, qui met les bijoux à l'abri et alerte le propriétaire de la boutique.

Mais la réalisation est différente, comme on peut en juger par nos clichés.

Le n° 1 se compose d'une grille en acier articulée, qui tombe brusquement dès qu'on touche à la glace ou qu'on appuie dessus. C'est le procédé classique en Angleterre et aux Etats-Unis de la fenêtre à guillotine. L'originalité du dispositif réside tout entière dans le système automatique de dépliage, qui est aussi simple que sûr. Mais sur une vaste vitrine, cela fonctionnerait-il de façon aussi rapide ou aussi totale. L'expérience n'a pas été faite ; cela reste à démontrer.

Le n° 2, expérimenté devant une foule amusée, où se retrouvent tous les « types » de la rue londonienne, se compose d'un tambour à grand rayon, enfermé dans une boîte, qui tire à lui un rideau de fer dès qu'on actionne la glace. En même temps résonne une sonnerie électrique.

L'inconvénient de cet appareil, d'un fonctionnement plus simple et plus parfait que le précédent, est celui-ci. Vous êtes obligé, d'une part, de barrer votre vitrine par un fil apparent ; d'autre part, de poser contre elle un bouton de gutta-percha. Cela coupe en deux votre glace de façon plutôt disgracieuse ; et le voleur, averti, saura trouver la parade utile.

Le troisième procédé, expérimenté dans les conditions exactes d'un attentat, a mieux réussi encore. L'inventeur a lancé dans une large glace une brique enveloppée de journaux. Aussitôt, se déroulant en quelques secondes, un volet de fer est venu masquer la vitrine. Il s'est abattu avec tant de force, que le malfaiteur, s'il avait eu le temps d'engager le bras dans la vaste brèche, se le serait fait casser.

Des trois, ce dispositif a semblé le plus intéressant aux yeux des juges, parce que le plus près de la réalité. Il a reçu le premier prix et sera adopté prochainement par les grandes bijouteries de Londres, justement émues par les exploits des « briseurs de glaces ».

De son côté, la police, sur les traces de la bande, ne désespère pas de mettre fin aux exploits des audacieux bandits.

J. S.

A gauche :

Devant une foule de badauds londoniens, on expérimente le deuxième appareil primé. Un volet de fer, là aussi, s'abat, tiré par le câble, dès qu'on lance un projectile dans la vitrine. L'inconvénient de ce dispositif ? Qu'il barre en deux la glace, ce qui est déplaisant à l'œil, et qu'il est apparent pour le malfaiteur. (I.P.S.)

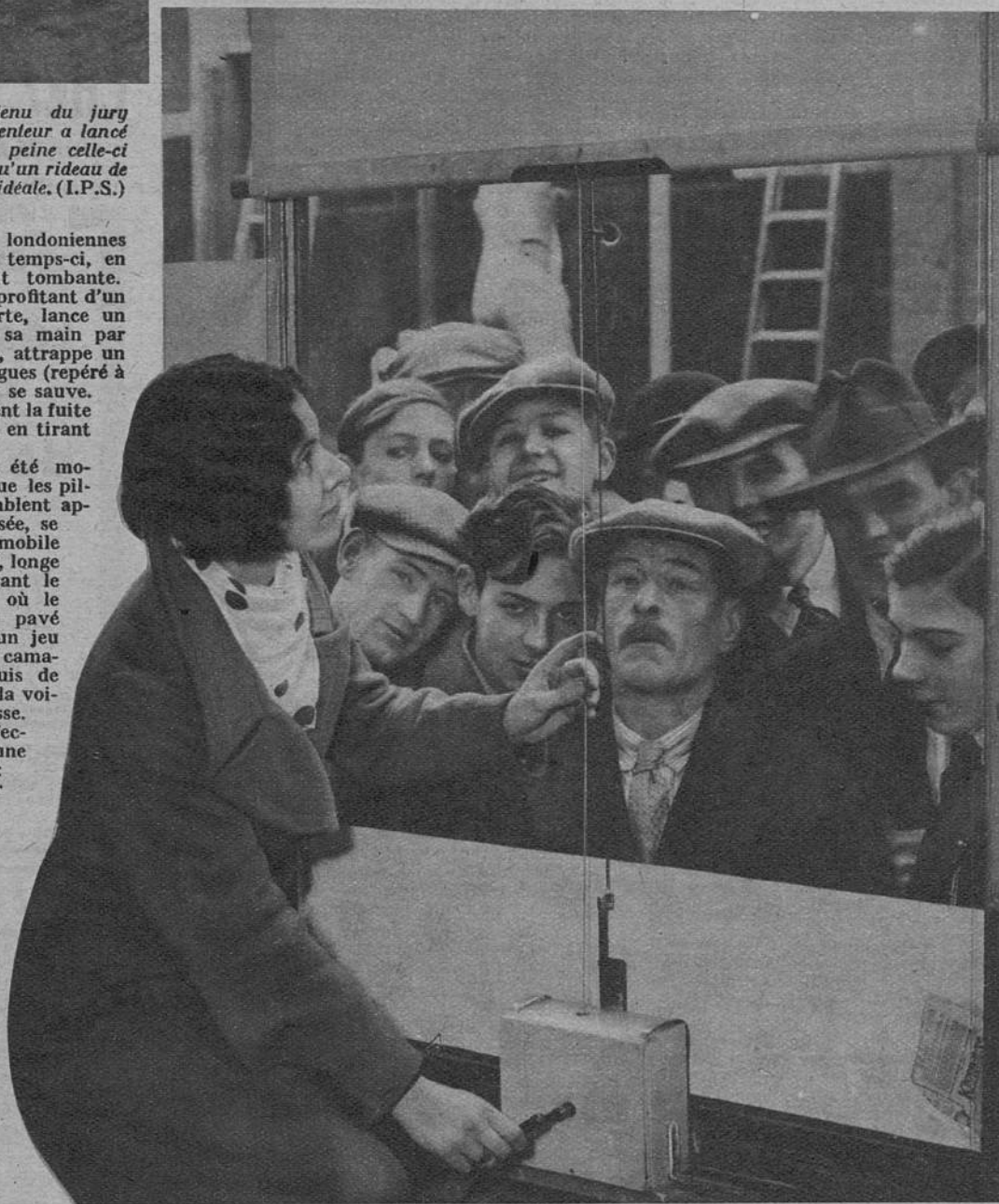
Voici le système qui a obtenu du jury la première récompense. L'inventeur a lancé une brique dans la glace. A peine celle-ci s'était-elle abattue en miettes qu'un rideau de fer tombait avec force. Solution idéale. (I.P.S.)

Plusieurs bijouteries londoniennes ont été cambriolées ces temps-ci, en plein jour ou à la nuit tombante. Procédé classique : le voleur, profitant d'un moment où la rue est déserte, lance un pavé dans la vitrine, passe sa main par l'ouverture de la glace brisée, attrape un plateau de bracelets ou de bagues (repéré à l'avance, bien entendu) et se sauve. Parfois des complices favorisent la fuite de l'audacieux monte-en-l'air, en tirant des coups de revolver.

A Londres, le procédé a été modernisé encore, en ce sens que les pilliers de bijouteries, qui semblent appartenir à une bande organisée, se servent d'une voiture automobile rapide. Le véhicule, au ralenti, longe le trottoir et se trouve devant le magasin au moment exact où le chef cambrioleur lance son pavé dans la vitrine. C'est alors un jeu pour l'homme de passer à ses camarades le plateau subtilisé, puis de sauter sur le marchepied de la voiture, qui repart à toute vitesse.

Le procédé fut encore perfectionné ces jours-ci, grâce à une complicité adroite et précise : au moment même où le voleur se saisissait de bagues estimées en bloc cinq mille livres, une panne d'électricité plongeait tout le quartier dans l'ombre. Ce n'était qu'un truc imaginé par les malfaiteurs pour faciliter leur fuite : on aurait provoqué un court-circuit instantané. Les mystérieux pilliers de bijouterie gagnèrent le large sans avoir pu, même, être repérés, dans l'affolement de cette obscurité subite.

Les joailliers de Londres, justement émues de ces attaques répétées qui leur coûtent fort cher (à eux et aux compagnies d'assu-



On accuse, on plaide, on juge...

Le revolver sous les fleurs

Marie-Josette Stephan, petite faubourienne de dix-huit ans, vendait des fleurs, l'été aux Champs-Élysées, l'hiver sous une porte mal protégée des bourrasques ; avec un humble sourire et pour quelques sous, elle offrait — selon les saisons — des ceillots couleur de soufre, des roses de corail pâle, de blonds narcisses ou des violettes aux pétales veloutés.

Un soir, un de ces soirs d'août dont le crépuscule ne finit pas de mourir, elle fit la connaissance de Robert Servain, avec qui elle connut d'abord quelques modestes joies : les dimanches à la campagne, les haltes devant les voitures de fruits, les chevauchées à deux, aux fêtes des boulevards extérieurs, sur le même cheval...

— Nous travaillerons ensemble, avaient-ils tout d'abord décidé.

De fait, au début de leur liaison, l'homme aida son amie à acheter ses fleurs et allait parfois, avec elle, les vendre sur les marchés de la banlieue, mais il se lassait vite.

— Ce n'est pas un métier, déclara-t-il, j'aime mieux faire une partie !

Et il fit, en effet, de nombreuses parties où passait rapidement le gain de Marie-Josette, qui récriminait ; elle reçut des coups en réponse... Cela dura quatre ans.

— J'en ai assez, déclara-t-elle, nous allons rompre.

Servain menaçant marcha sur elle ; prestement, elle plongea la main sous la jonchée de violettes de son panier... Un éclair... deux détonations... L'homme s'effondra, blessé à mort crut-on d'abord.

En réalité, la blessure était moins grave qu'on le pensait : elle lui valut seulement deux mois d'hôpital et à Marie-Josette sa comparution devant la XII^e Chambre correctionnelle, assistée de M^e Reynoard qui retraça en termes émus sa pitoyable aventure d'amour.

Le tribunal se laissa fléchir puisqu'il ne la condamna qu'à un an de prison avec sursis.

Ces dames de la voyance en bataille

XIV^e Chambre correctionnelle : une femme d'un certain âge, ou plutôt d'un âge certain — cinquante-cinq ans environ — est assise « au banc d'infamie » : jupe verte, manteau bleu-indigo, chapeau rouge et, ô paradoxe invraisemblable ! des cheveux « blond-platine » surmontant un visage ravagé.

Au banc de la partie civile, une autre femme qui pourrait être la sœur de la prévenue, en raison des mêmes vêtements multicolores et des mêmes cheveux au-dessus d'une figure également décrépite mais qui est en réalité son ennemie à en juger par les regards de haine que toutes deux échangent.

— Voyons, dit le président à « l'inculpée », quels sont vos nom, prénoms et profession ?

— Jeanne-Marguerite L..., dite M^{me} Espérance, extra-lucide, marc de café, tarots, magie, médium.

— Bien... fait le président qui semble médusé par cette avalanche de connaissances... imprévues. Et vous, madame ?

L'autre dame bigarrée, de la même voix aiguë que sa voisine, répliqua :

— Rosalie-Ernestine R..., dite M^{me} Bonheur, voyante, blanc d'œuf, tarots italiens...

— Vous aussi ! s'exclame le président. Eh bien, madame Bonheur, que reprochez-vous à votre collègue ?

M^{me} Bonheur arbore un ton tragique.

— M^{me} Espérance, dit-elle, m'a ruinée, puis blessée... depuis dix ans, monsieur le président, j'occupe le même appartement que vient mettre en ordre chaque matin la même femme de ménage, Odette...

— Que vient faire cette Odette dans cette histoire ? interroge le président.

M^{me} Bonheur devient de plus en plus tragique :

— Elle est « l'instrument » (sic) de M^{me} Espérance, dont elle était aussi la domestique, et à qui elle envoyait mes clientes...

M^{me} Espérance, qui jusqu'alors n'avait rien dit, s'exclame :

— Évidemment... les clientes préfèrent venir chez moi parce que je leur dis la vérité... la vérité vraie. Ainsi, le mois dernier, M^{me} Bonheur avait prédit à une jeune femme que son mari serait malade... La dame vient chez moi : « Non, madame, que je lui dis, votre époux ne sera pas malade : il va mourir d'accident. » Hier, monsieur le président, je reçois la visite de la cliente toute joyeuse...

— Son mari est en bonne santé ? coupe le président.

Alors M^{me} Espérance, pleine d'orgueil : — Non... il a été écrasé par une auto... et M^{me} Bonheur m'en veut parce que je connais l'avenir mieux qu'elle... Odette, notre commune femme de ménage, ne m'envoie pas ses clientes, comme elle le dit ; le hasard, seul, fait que certaines sont venues chez moi... alors, furieuse, M^{me} Bonheur un jour m'a menacée...

— Et vous avez répondu... en lui cassant une bouteille sur la tête ?

M^{me} Espérance aime la vérité... elle ne nie pas le fait, elle se contente d'incliner son chef aux cheveux platine, puis elle ajoute :

— Dans notre métier, monsieur le président, nous vivons sur nos nerfs... l'avenir ne nous est pas ouvert comme un livre... nous devons le déchiffrer mot à mot... lettre à lettre... Cela ne va pas sans nervosité et sans fatigue ; alors, quand M^{me} Bonheur m'a dit des « mots », j'avais une bouteille à la main... je la lui ai cassée sur la tête !

— Au risque de la blesser grièvement ?

M^{me} Espérance a un geste évasif... elle ne semble pas regretter son acte, qui lui vaut quinze jours de prison avec sursis : avait-elle lu cette condamnation dans ses tarots ? elle ne le dit pas, mais sort avec majesté en murmurant à l'adresse de M^{me} Bonheur cette injure :

— Cartomancienne à la manque !

Pour les beaux yeux de Blanche

Mohammed, venu un jour de son Afrique natale à la conquête de Paris, est un brave ouvrier qui, dans une maison d'autos, gagne largement sa vie.

Pourquoi le hasard — ce dieu malin — mit-il sur sa route une jolie fille dont il s'éprit follement ? Il lui fit quitter le bureau où elle travaillait et lui apporta strictement tout son argent. Sans doute l'Arabe pensait-il avec Stendhal — qu'il ignore très certainement — que les femmes s'attachent avec des faveurs, lesquelles, en l'occurrence, étaient tous les francs-papier de Mohammed.

Hélas ! Blanche était volage : l'amour et l'argent du sombre enfant de l'Afrique ne la retinrent pas et elle le trompa avec un voisin de palier ; cela lui évitait les allées et venues, mais eut l'inconvénient d'être su rapidement par Mohammed, qui n'hésita pas et déchargea, par trois fois, son revolver sur son rival, qui ne fut que légèrement blessé.

— Je l'aimais trop, gémit le pauvre Mohammed en comparaisant, l'autre jour, devant la XI^e Chambre correctionnelle.

— C'est vrai, reconnut Blanche la Volage, il me donnait sa « paye » pour bien m'habiller !

N'était-ce pas là une indéniable preuve d'amour ?

Le regret de Mohammed inclina les magistrats à l'indulgence, une excellente plaidoirie de M^e Lakmek fit le reste et l'Arabe s'en tira avec huit mois de prison.

Retrouvera-t-il Blanche l'Infidèle ?

SYLVIA RISSER.

UN AS DU ROSSIGNOL

A Fresnes, il y a quelques années, était employé au service général un détenu dont la conduite était excellente. Il n'avait pas son pareil pour réparer, pour bricoler, faire des raccords de peinture, remplacer des morceaux de boiserie.

Cet homme habile était un cambrioleur fameux, mais, en raison de sa bonne conduite et de son adresse au travail, il bénéficiait d'une situation privilégiée. Il pouvait circuler dans l'établissement à peu près librement, pour vaquer à ses occupations.

Un beau jour, la porte de la lingerie se trouva fermée par un coup de vent, et comme la clef était demeurée à l'intérieur, il était impossible au surveillant linge de pénétrer dans la pièce.

On appela en hâte le serrurier de l'établissement. Celui-ci ne put que faire tomber la clef à l'intérieur et il ne put parvenir à ouvrir la porte. Une pièce de la serrure devait s'être brisée sous ses efforts.

Le détenu-homme à tout faire vint à passer par là. On l'appela et on le mit au

courant de ce qui venait de survenir.

Il demanda un bout de fil de fer. On le lui donna. Il s'agenouilla devant la porte, introduisit son fil de fer, qu'il avait façonné à sa manière, dans la serrure, le fit manœuvrer de ses mains habiles, puis il se releva :

— Maintenant, vous pouvez ouvrir, dit-il au surveillant.

Et, de fait, le pêne avait joué. La porte tourna sur ses gonds, au grand dépit du serrurier de l'établissement qui n'y comprenait rien.

Le cambrioleur se refusa ensuite à expliquer son procédé, faisant le pari d'une ration de vin qu'il ouvrirait de la même façon toutes les portes qu'on voudrait bien lui désigner, et même celle de sa cellule.

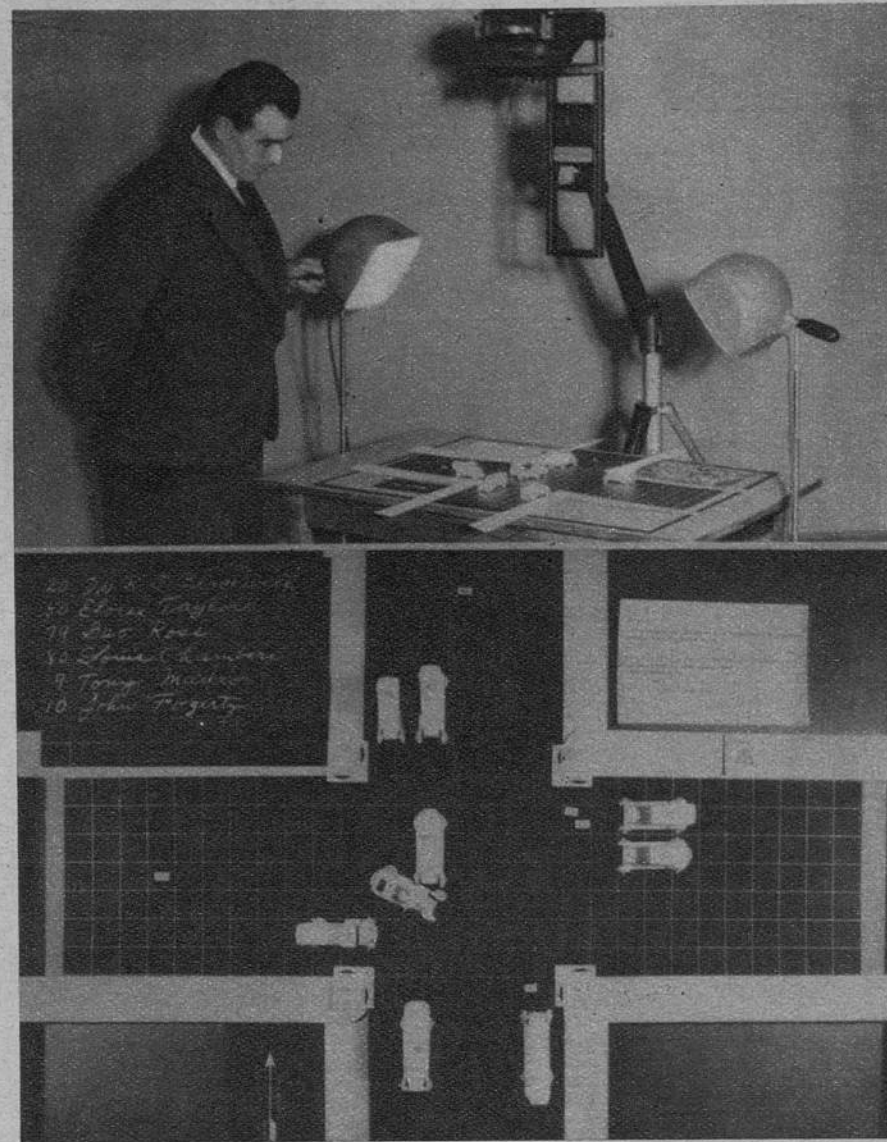
Et notre homme gagna son pari.

Ce qui ne fut pas sans inquiéter grandement le directeur de la prison.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, c'était un détenu modèle et il n'utilisa pas ses talents spéciaux pour jouer la fille de l'air.

JEAN CEY.

La photographie d'un accident



A la Nouvelle-Orléans, on vient de mettre en service un appareil qui sera prochainement distribué à tous les bureaux de la police de la circulation en Amérique. Il s'agit d'un ingénieux système de reconstitution et photographie des accidents d'automobiles. On voit ici le lieutenant Edouard E. Burke, expert des services d'identification judiciaire de Rochester, démontrant le mécanisme de cet utile jouet.

Un accident d'automobile vient-il de se produire ? Aussitôt, d'après les déclarations des témoins et des intéressés eux-mêmes, on place, sur un tableau noir, des voitures en réduction. Numérotées, chacune d'entre elles correspond à celle de l'un des intéressés, et occupe la place exacte qui était la sienne au moment du choc. Quand l'accident se trouve ainsi, et de lui-même, reconstitué, il ne reste plus qu'à photographier, au moyen d'un appareil vertical, l'ensemble. Et l'on obtient ainsi, pour être soumis aux experts et aux compagnies d'assurances, une scène exacte, précisant bien à la suite de quelles circonstances et par quelle faute l'accrochage a pu se produire.

Quels sont les avantages de cette méthode nouvelle ? Ils résident essentiellement dans le caractère de « document » de la photographie. Les spécialistes de la circulation ont noté que beaucoup trop souvent les déclarations de témoins varient d'un jour à l'autre, à mesure que le souvenir s'effaçait de leur tête. Souvent aussi, à l'audience, les déclarations des auteurs de l'accident ou des victimes n'étaient plus du tout conformes à celles du début... Dame ! quand il s'agit de préciser des responsabilités...

Tandis que cette « reconstitution du drame », faite aussitôt après le choc, et de manière impérissable, grâce à l'objectif de l'appareil photographique, elle représente en somme « la thèse de la police », et contient en elle tous les éléments possibles de la vérité.

Dans les cas particulièrement graves, où il y a eu des blessés ou des morts, on agrandit au maximum l'épreuve et on la suspend au mur, de manière que tous ceux qui ont participé ou assisté à la scène puissent, avant même l'ouverture du débat, apporter leurs observations. Bien entendu, les contestations qui peuvent alors s'élever touchant les circonstances de l'abordage, la vitesse des véhicules et autres particularités retenues par l'enquêteur, sont l'objet, alors, d'un examen contradictoire.

De plus, cet appareil, si simple en lui-même, sert à éclairer d'exemples frappants les leçons données quotidiennement aux policiers plus spécialement destinés au service de la circulation sur les voies américaines.

NOUS PUBLIERONS LA SEMAINE PROCHAINE LA SUITE DE NOTRE sensationnel reportage : CHEZ LES SPIRITES

par MAURICE CORIEM

VIENT DE PARAITRE

GEO LONDON

Les Grands Procès de l'année 1932

Trente Romans vécus en un seul Volume

LES ÉDITIONS DE FRANCE

Un Volume : 15 fr.

SI VOUS AIMEZ LA LECTURE

Demandez l'envoi gratuit des Livres et Catalogues de LIVRES NEUFS valant de 12 à 15 frs soldés 20 frs les 5 vol. fr. Lib. MERCIER (S.P.M.) Boite 30. 31, r. Mercœur, Paris

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou de très fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochure et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (188 B. B.) Londres W. 1.

Le "Repérage" des Malfaiteurs

Une promenade policière à travers le Paris criminel

Il ne faut pas croire que nous pinçons comme ça les malfaiteurs « sur le tas », me dit l'inspecteur C...

— Pourtant, ça arrive, lui fais-je remarquer. Chaque jour les journaux nous racontent comment des malandrins ont été surpris par les policiers dans le temps même de leur exécrable exploit.

— Ça n'existe pas ! sourit le policier. Ou plutôt, quand ça arrive, c'est pour une raison que je vais vous dire... Vous pensez bien que nous ne nous trouvons pas là, comme par hasard, au moment d'un mauvais coup. Nous avons beau être nombreux. Nous ne pouvons pas être partout. Et nous ne sommes tout de même pas encore devenus assez malins pour tout voir. Non. Quand nous pinçons les malfrats « sur le tas », c'est parce que nous les « filochions » depuis un bon moment, depuis des jours, des semaines, des mois quelquefois, en attendant de les prendre sur le fait. Le moment arrive où ils tentent l'affaire. Alors, comme nous sommes là depuis que nous les filons, nous leur faisons un « saute-dessus ». Et voilà. C'est tout simple...

C'est tout simple. Et l'inspecteur C... me dit cela, tout tranquillement, avec un bon sourire dans sa face de brave homme.

Il faut laisser à la légende, vous l'entendez bien, l'apparence classique de l'inspecteur de police fortement moustachu, aux solides chaussures et perpétuellement armé de son parapluie. L'inspecteur C..., que ma discrétion n'a pas le droit de nommer, est un garçon de taille moyenne, correct, dans son complet bien coupé et de teinte sombre et qui se fait remarquer seulement dans son signalement anonyme par le néant absolu de tout signe particulier. Il me dit encore :

— Les malfaiteurs, on peut les « repérer » dans la rue. Il suffit de savoir regarder. Chacun, bien sûr, chez nous, a un peu sa spécialité. Tenez, voilà par exemple mes collègues Pilavoine et Binard. Ils savent reconnaître un cambrioleur en promenade. Ça, c'est un don...

« Le brigadier Mottu, avec ses hommes, Debard, Le Pipec et Liévin, ceux-là, ils sont bons pour les pickpockets. Et puis, il y a encore les vieux, comme le brigadier-chef Poisson, qui dirige maintenant la maison des Marocains et des Nord-Algériens, qui était « bon » dans tous les cas et qu'on mettait à toutes les sauces. Je suis un peu de cette école-là. Toutefois, ce qui m'intéresse, c'est le vol « à la roulotte ».

Vous pensez que mon attention était déjà éveillée. Je ne pus me tenir de dire à C... :

— Vraiment ! c'est étonnant... Ainsi, dans la rue, au passage, vous pouvez reconnaître les malfaiteurs des honnêtes gens ?

— Quelquefois, et plus souvent que vous ne croyez. Seulement, dame, il ne suffit pas d'avoir la croyance, ni même la conviction intime, qu'un passant est un malfaiteur, pour avoir le droit de l'arrêter. Il faut d'abord qu'il commette son méfait. Et ça...

J'apportai la conclusion de l'entretien : — En somme, dis-je, ce qui serait préférable, ce serait de prévoir le mal plutôt que de le réprimer.

Puis j'ajoutai cette proposition plus utilitaire :

— Je voudrais bien faire avec vous une petite promenade dans Paris et apprendre de votre science autorisée le « repérage » des malfaiteurs.

— C'est facile, me dit l'inspecteur.

Comment on reconnaît des « roulotiers ».

Et voilà comment ce matin-là nous sommes tous les deux comme deux bons promeneurs, la cigarette à la bouche, sur le trottoir de la rue d'Enghien.

— Attention, me dit C..., si je vous ai amené ici et à cette heure-ci, ce n'est pas par hasard. C'est le moment et le lieu des « roulettes ».

Les « roulettes » ce sont les voitures de livraison et, plus particulièrement, celles qui sont attelées à cheval. Elles vont moins vite, elles portent plus de fardeaux, elles s'arrêtent davantage. Les charretiers n'ont pas renoncé à la tradition du petit verre. Il y a toute une catégorie de malfaiteurs qui pratiquent le vol « à la roulotte ». Un moment d'abandon du véhicule ou d'inattention du livreur et, un, deux, trois paquets sont subtilisés.

— Comment deviner un roulotier ?

L'inspecteur C... ne me répond pas. Il tourne avec moi le coin de la rue d'Hauteville et se dirige du côté de la rue des Petites-Ecuries.

— Ne ralentissez pas le pas, n'ayez l'air de rien... Ce bonhomme, là, sur le trottoir...

Cette sorte d'escogriffe au pardessus trop long et au chapeau melon ?

— C'est ça, c'en est un.

— Vous le connaissez ?

— Non, mais je l'observe. Il va, il s'arrête, il se retourne, il se promène sans but. Chaque fois qu'il a un regard, c'est pour une « roulotte ».

Axiome : quand vous voyez à cette heure-ci, au milieu des voitures de livraison, un homme qui passe, qui flâne ou qui fait semblant de marcher, en s'arrêtant et en se retournant à chaque instant, pas de doute : c'est un roulotier. Ne vous retournez pas. Je suis sûr qu'il a un complice derrière lui.

Nous sommes rue Martel. Une voiture de livraison de tissus est arrêtée. L'arrière est rabattu. On aperçoit des ballots. L'homme que nous observons a ralenti le pas. Un autre suit derrière avec une casquette, le rattrappe, marche à sa hauteur, ne semble pas le connaître, mais lui glisse un mot. Les deux hommes, imperceptiblement, ont ralenti le pas et inspecté la roulotte. Pourtant ils passent. Je suis déçu.

— Raté, dis-je.

L'inspecteur sourit.

— C'est presque toujours raté. Il en faut des conditions réunies pour que le coup soit tenté ! Ces ballots-là sont trop gros...

Et me voilà tout étonné de ce que des roulotiers « roulottent » dans les rues de Paris sous le nez des inspecteurs sans pouvoir être pincés.

L'observation des trois pickpockets

— Et les pickpockets ?

— Ça, c'est plus difficile. Dans la rue,



Les jours de solde également les délits sont fréquents, aussi des clientes pourtant honnêtes ne se doutent pas qu'elles sont l'objet d'une surveillance discrète. (W. W.)

vous ne les devinez pas. Bien sûr, la plupart des malfaiteurs ont un air de famille, quelque chose d'équivoque dans la physionomie ou la dégaine. Un air de brutalité ou de cynisme qui ne trompe guère. Mais ce n'est qu'une indication vague. Pour pincer les pickpockets, il faut employer le truc de Mottu.

— Et quel est le truc de Mottu ?

— Bien simple. Il surveille les endroits où les vols de pickpockets sont le plus fréquents.

Bien simple, en effet. Mais il fallait y songer. Et quels sont ces endroits ?

— Tous ceux où il y a foule, d'abord.

Et principalement où il peut y avoir des gens qui ont des raisons d'avoir leur portefeuille garni. Par exemple les champs de course. C'est inouï le nombre de pickpockets qu'il peut y avoir sur les hippodromes. Il y en a presque autant que de bookmakers. Le pire c'est qu'ils sont difficilement discernables dans ces lieux-là. Ils affectent et ils ont naturellement le genre des soigneurs, des lads et de tout ce monde qui s'intéresse aux courses et qui forme la bohème et la pègre de l'hippisme.

« On vole aussi dans les musées et particulièrement, le croirait-on ? à l'hôtel des Invalides. Tenez, devant le tombeau de l'Empereur, vous ne pouvez pas vous figurer combien de pickpockets ont été pincés là ! Surtout du temps où il y avait beaucoup d'Anglais et d'Américains. Actuellement, quand on veut surprendre des pickpockets, il faut prendre les transports en commun aux heures d'affluence. Particulièrement le métro.

Nous prenons le métro à la station Saint-Denis. Promenade monotone dans les souterrains de Paris. Au hasard des stations, ou selon l'apparence d'un hasard, C... m'entraîne. Nous montons, nous descendons, nous changeons de voiture et de train. Nous changeons de ligne aussi.

Nous sommes sur la ligne Champerret-Gambetta entre Saint-Lazare et l'Opéra :

— Tenez, me fait C...

Il y a trois hommes, dans notre compartiment. Ces trois hommes ne se parlent pas. Ils n'ont pas l'air de se connaître. Ils sont montés en même temps tous les trois — je dis : en même temps ; je ne dis pas : ensemble — rien n'indique qu'ils puissent former un trio volontaire.

Et pourtant ils ont tous un air de famille, et si visible — visible maintenant que je suis prévenu — que je n'ai plus de doute sur leurs relations.

Leur âge diffère. L'un d'eux porte une casquette et cependant ces deux jeunes gens et leur acolyte aux tempes grises, tous strictement rasés, avec quelque chose d'aigu dans le profil et d'équivoque dans l'élégance de pacotille, ont une indéniable communauté. Avec un intérêt passionné, je les regarde, dans l'espoir de les voir opérer.

Le plus jeune est debout, près d'une portière. L'autre est assis tout à côté de lui. Le vieux est installé sur une banquette de l'autre côté du couloir central.

Nous sommes en premières. Ces hommes sont bien mis. D'où vient cependant qu'ils ne semblent pas à leur place dans cette classe ?

A l'Opéra, il y a une poussée. Les uns montent, d'autres descendent. Pour passer, je remarque que chaque voyageur doit se glisser entre les deux jeunes acolytes. Je ne surprends d'eux ni un signe ni un regard. A peine peut-être une tentative quand un monsieur un peu congestionné

au pardessus entr'ouvert descend à la station Caumartin.

Il m'a semblé que les deux hommes se sont rapprochés. Le pardessus débou-tonné se trouve croché dans le genou de l'homme assis qui se lève à ce moment. Mais le voyageur est déjà sur le quai. Un peu plus loin, d'ailleurs, les trois hommes descendent.

— Le coup n'était pas franc, me dit l'inspecteur. Ce n'était pas le bon côté de la poche du pardessus. Et puis, il faut des centaines ou des milliers de coups comme celui-là avant qu'ils risquent une « pique ».

L'inspecteur m'explique encore le coup classique. Le pickpocket passe le butin à son complice qui, quelquefois, le repasse au troisième. Il y a un voleur qui ne bouge pas, sur qui on ne trouve rien. Un coureur qui saute et qui égare la poursuite et les soupçons. Car il n'a jamais rien sur lui. Il y a l'homme qui ne bouge pas et qui est le vrai détenteur de l'objet soustrait. Ici, apparemment, c'était le vieux. Quand un coup est réussi, l'homme à qui on a passé l'objet descend de métro ou d'autobus. Celui-là, le voyageur volé ne l'a même pas remarqué.

Ici, coup raté. Et pour les pickpockets et pour nous.

A la recherche des voleuses des grands magasins.

— Il y a des voleuses qu'il est impossible de pouvoir repérer à l'avance, me dit C... Ce sont les voleuses des grands magasins. Elles appartiennent à tous les milieux, à tous les mondes. Elles ont tous les âges.

Nous sommes dans un grand magasin au rayon de la parfumerie. Puis à celui des gants. Puis des soieries. C'est là où les inventaires révèlent le plus grand nombre de disparitions d'objets volés. C'est là aussi où les inspecteurs privés des établissements découvrent le plus de voleuses. Les jours de solde également les délits sont fréquents.

L'inspecteur-chef de cet établissement est le fils du commissaire central d'une grande ville de l'est. Il a de qui tenir. Il est policier-né. L'inspecteur C... me présente. Nous causons.

L'inspecteur du magasin me répète et me confirme tout ce que me disait le policier. Nous regardons ce flot de dames arrêtées et penchées devant les comptoirs.

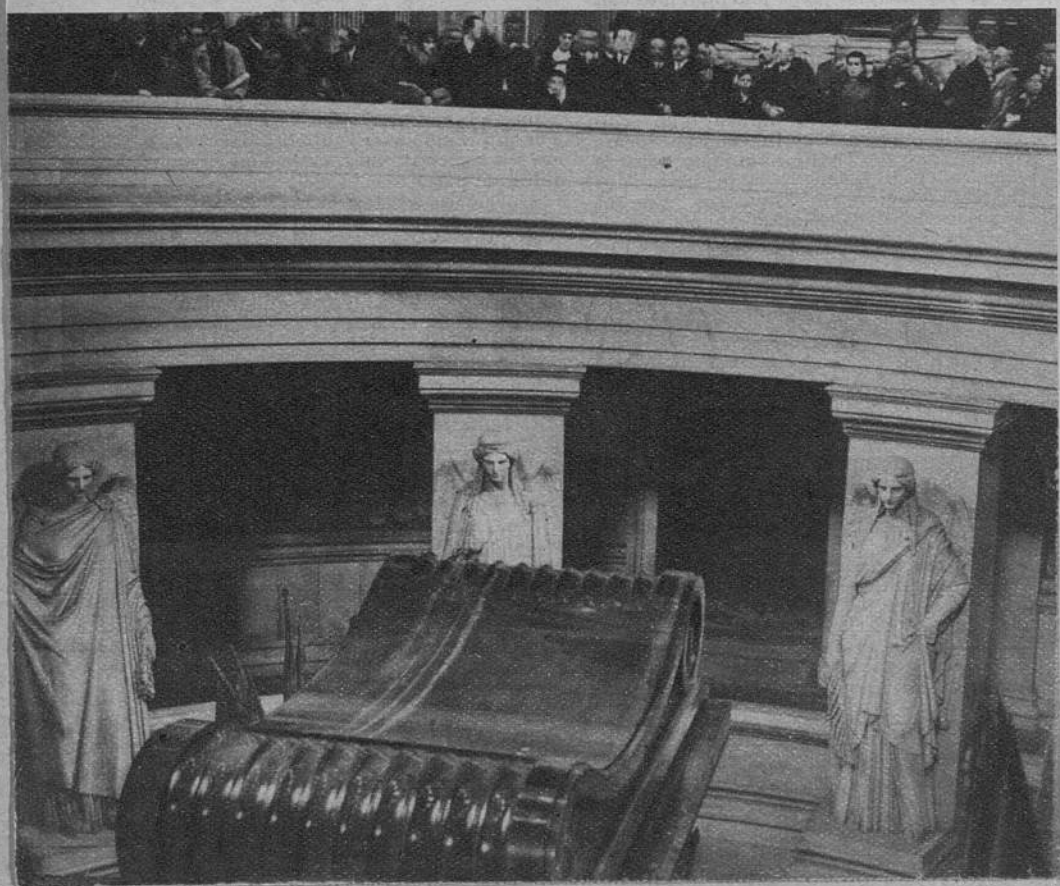
— Laquelle de celles-ci pense, demandai-je, à emporter un objet sans le payer ?

— Je n'en sais rien. Je ne peux pas le savoir et j'ai trente ans de métier. Quelquefois, on aperçoit bien des clientes qui rôdent devant le comptoir, qui hésitent, qui s'éloignent plusieurs fois et qui, plusieurs fois, reviennent au même point. Ça c'est une indication. Mais c'est une indication pour une débutante, qui obéit à une sorte d'obsession. Celle-là ce sera une voleuse de hasard. La professionnelle ne se déce pas.

L'inspecteur C... conclut :

— Les roulotiers, les pickpockets, les monte-en-l'air, tout ça, c'est de la pègre. Je les reconnais. Les voleuses de grands magasins, ce peut être la femme du fonctionnaire, de l'officier, d'un commerçant, une honnête épouse, une bonne mère de famille. Presque toujours même le vol est un geste spontané, auquel la voleuse n'a pas eu le temps de réfléchir. C'est une brusque poussée de désir ou d'envie. C'est machinal. Elle n'a pas pu s'en défendre.

En somme, dans son simple langage, je crois bien que l'inspecteur a défini excellemment cette kleptomane sur laquelle les (Suite page 14.) MARCEL CHABERT.



Devant le tombeau de l'Empereur, aux Invalides, que de pickpockets ont été pincés ! (K.)



ON ENLÈVE ENCORE...

Au-dessus : Voici le premier portrait fait après son arrestation du fameux « Iggy » Varecha, le bandit solitaire de Chicago. Blond, distingué, tout jeune, des taches de rousseur, un genre « artiste de cinéma », c'est bien ainsi que l'avaient vu ses nombreuses victimes. (I. N.)

(De notre correspondant particulier.)

Chicago, la terreur est si grande, après les retentissants exploits des « Kidnappers » (professionnels de l'enlèvement) et autres gangsters, que les jeunes filles de la haute société ne sortent plus qu'accompagnées d'un chevalier servant bénévole, qui la plupart du temps est aussi leur fiancé. Il faut au jeune homme en question des talents et de la bonne volonté. Mais quand un millionnaire de vingt ans est jolie... Miss Emma Dahnke, une Germano-Américaine, fille d'un grand laitier de Chicago, avait pour escorte un nommé Frank

Jordan, champion de boxe de son Université et gaillard sympathique entre tous. Elle se trouvait un jour, récemment, dans un taxi, un coach à deux places, arrivant et revenait de goûter à la campagne quand, soudain, un jeune homme blond, au visage criblé de taches de rousseur, assez athlétiquement bâti, terrible avec l'agresseur, un jeune homme blond, au visage criblé de taches de rousseur, assez athlétiquement bâti. Le « kidnaper », cependant, agrippant sa main droite, sortit son revolver et fit feu. Jordan, tué net, s'abattit sur la malheureuse Emma, qui poussa un cri affreux et serra ses freins. Cependant, le bandit, tranquillement, sautait de la voiture et se perdait dans la nuit, sur un juron de colère : « Dam'n it » (qu'il soit damné !)

Visiblement, le gangster regrettait d'avoir tué un homme pour rien. Mettez-vous à sa place, surtout aux Etats-Unis, où ces choses-là vous mènent loin.

Emma Dahnke, couverte de sang, écrasée sous le poids du mort, s'évanouit. Des passants, qui avaient entendu le coup de feu, accoururent, la ranimèrent. Quant au malheureux Jordan, il n'y avait plus rien à faire pour lui. Il avait payé de sa vie son acte chevaleresque.

Une heure plus tard, à quelques kilomètres de là, la même scène se reproduisit. Miss Lillian Henry, nièce du chef de la

police chicogoane, passait en auto dans une rue sombre, ayant auprès d'elle son escorte : James Guisinger, un solide gaillard de vingt-deux ans. Comme Emma Dahnke, Lillian Henry conduisait, le jeune homme étant assis à côté d'elle. A un croisement, certain passant blond, à la figure plutôt agréable, coiffé d'une casquette et portant un pardessus beige, bondit sur la voiture. Sans dire un mot, il décocha à James Guisinger un coup de crosse de revolver à la tempe qui assomma littéralement le « boy ». Prenant alors le malheureux, inanimé, par les épaules, le jeune bandit le tira hors de la voiture et le jeta sur le sol, sans que miss Henry, terrifiée, ait pu prononcer un mot.

Le « kidnaper », alors, enjambant la portière du roadster, se laissa glisser sur le siège à côté de la jeune fille et, lui mettant son arme sous le nez :

— Maintenant, girl, vous allez suivre le chemin que je vous indiquerai.

C'était l'enlèvement classique... Il ne fallait pas résister. La nièce du chef de la police savait trop à quoi s'en tenir là-dessus pour risquer même un geste ou un cri... Elle continua sa « promenade », tournant quand son agresseur lui disait de tourner, bref lui obéissant en tous points.

Miss Henry ne croyait plus qu'en un miracle. Tout en marchant (on quittait la ville, on gagnait la campagne) elle réfléchissait. Quand on croissait une autre voiture ou un camion arrêté, elle songeait : « Si je me lançais dessus ? A la faveur de la collision, ne pourrais-je m'échapper ? »

Mais, avec un gaillard aussi déterminé que ce bandit, elle avait peur. Avant de s'enfuir, il l'eût froidement assassinée. Elle sentait contre ses côtes le canon du revolver.

Lillian Henry, cependant, avait trop entendu, autour d'elle, parler d'enquêtes policières, pour ne pas tenter quelque chose. Sous des apparences frêles et nerveuses,

James Guisinger, écartant les badauds qui lui portaient secours, se précipita au téléphone. Deux minutes plus tard, l'ancien chef de la police Alcock était au courant de l'agression et de la disparition de sa nièce. Cinq minutes plus tard, toute la police de Chicago était alertée, et les détectives venaient retrouver Guisinger sur les lieux même de l'attentat.

Dans la seconde voiture, le rescapé remarqua une jeune femme, pâle et tremblante comme la feuille. C'était Emma Dahnke, qui était venue aussitôt signaler aux autorités l'attaque dont elle avait été l'objet, et où le malheureux Jordan avait « laissé sa peau ».

Mis aussitôt en présence, Emma Dahnke et James Guisinger furent catégoriques dans leur déposition. C'était bien le même bandit, d'une audace extraordinaire en vérité, qui, à une heure d'intervalle, avait commis ces deux crimes. Le signalement était identique : très jeune, tout rasé, blond avec des taches de rousseur, coiffé d'une casquette et portant pardessus beige. Emma Dahnke put même préciser que l'homme portait une cravate rayée de plusieurs couleurs, comme les membres d'un club sportif en arborant volontiers.

La police avait déjà entendu parler de ce « jeune homme blond », insaisissable et impitoyable criminel. Il avait attaqué dans la rue et dévalisé l'arme au poing une vingtaine de personnes, ceci dans les quartiers les plus divers de Chicago ; il avait enlevé précédemment une jeune femme, blessé à coups de revolver six « détraqués » récalcitrants. Enfin, trois hommes avaient été tués, dans la rue, sans doute par le même assassin professionnel.

L'homme était d'autant plus difficile à capturer qu'il semblait n'avoir pas de complices, agissait seul, et que sa mise élégante, son allure distinguée prévalaient plutôt en sa faveur.

De toute façon, un gaillard qui avait sur la conscience le meurtre ou l'attaque de trente-trois personnes au bas mot méritait qu'on s'occupât de lui sérieusement. Les meilleurs limiers furent mis en chasse. La nuit passa.

Le lendemain, un jardinier apportait à la police le gant gauche de miss Henry. L'oncle de la jeune fille et Guisinger le reconnurent formellement. Le gant, souillé de boue, n'était ni déchiré, ni sanglant. On crut pouvoir suivre la trace des roues de l'automobile. Hélas ! les voitures de laitiers, se succédant au petit jour, avaient effacé toutes empreintes...

Dans la journée, Alcock (il s'y attendait) reçut un coup de téléphone du résident. « Cinquante mille dollars en échange de votre nièce. » L'ex-policier se hâta de répondre. Mais le mystérieux correspondant, en un éclat de rire, ajouta :

— Je vous ferai savoir demain où passer la somme. Pour aujourd'hui assez basé.

Et le vieillard retomba à son angoisse. Le hasard, cependant, devait servir les policiers. C'était un samedi, miss Henry avait été enlevée un vendredi. Le détective Félix Beebe, de congé, se résolut à aller au théâtre, en matinée, applaudir son idole Mary Minski.

Cette Mary Minski, Félix Beebe en était devenu amoureux dans des circonstances bien curieuses. Vedette de music-hall et chanteuse appréciée, elle avait un frère, un gars nommé James Varecha, mais qui répondait plutôt au surnom d'« Iggy ».

Depuis qu'« Iggy » était en âge d'aller sur la rue, il vivait aux crochets de sa sœur, n'hésitant pas à la menacer, voire à la battre, pour en obtenir de l'argent.

Désireuse d'être tranquille et n'ayant personne pour la protéger, la malheureuse cédait. Mais les exigences du voyou augmentaient toujours, en même temps que ses arguments se faisaient de plus en plus péremptoirs. Mary Minski en eut assez ; elle fit dire à son frère qu'elle ne voulait plus le voir et pria la concierge du théâtre de mettre « Iggy » à la porte s'il se présentait.

Le même soir, un scandale sans précédent éclatait. Le portier du music-hall était mis irrémédiablement knock-out ; et Varecha, enfonçant la porte de la loge de sa sœur, lui « mettait une correction » si soignée, que l'on dut rembourser le public. Mary Minski, un œil au beurre noir, était dans l'impossibilité de paraître en scène.

Devant cet état de choses, les directeurs de l'établissement invitèrent leur vedette à se faire protéger. Et ils lui indiquèrent Félix Beebe.

Félix Beebe, un des meilleurs détectives de Chicago, et un garçon qui n'avait pas froid aux yeux, accepta de veiller sur la tranquillité de la vedette. Il consentit à passer, d'accord avec Mary Minski, pour son amant et fit savoir à Varecha que, s'il reparaisait, c'était à lui, Félix Beebe, qu'il aurait affaire.

L'autre était un dévoyé, capable de tout ; mais il avait assez d'intelligence pour comprendre. Il se le tint pour dit et disparut.

Pendant trois semaines, Beebe, autorisé par ses chefs, parut vivre avec Mary Minski. Il mangeait avec elle, venait au théâtre avec elle, couchait chez elle. A ce petit jeu, le détective, qui était un beau garçon, jeune, gai et tendre, devint éperdument amoureux de la chanteuse ; et elle, de son côté, dut reconnaître que Beebe ne lui était pas indifférent.

Au cours d'une de leurs entrevues, ils « examinèrent la situation » avec la logique implacable qu'ont parfois les Yankees

c'était une enfant volontaire et brava. Elle défit, tout en conduisant, les boutons-presque de son gant gauche et profita de ce qu'on tournait à l'arrière de son bras à l'extérieur de la voiture. En ramenant le gant, elle accrocha volontairement le gant au bord de la carrosserie, et un indice qu'elle laissait à son frère elle, comme le Petit Poucet sentait des rails blancs.

Le bandit n'avait pas prévu garde à ce manège. La jeune fille, voyant que l'on s'éloignait de plus en plus (Chicago devait être à vingt kilomètres au moins) et que l'on adoptait maintenant des sentiers de traverse abondamment boueux, s'efforçait de ne pas marcher dans les empreintes des autres voitures : les stries bien particulières de ses pneus de course pourraient ainsi être remarquées. Dans le danger le plus grand, on le voit, miss Henry ne « perdait pas le nord ».

On arriva enfin au milieu d'un bois épais, devant une petite maison, genre rendez-vous de chasse. Toujours sous la menace du revolver, la malheureuse dut descendre, suivre son ravisseur. Elle fut enfermée dans une chambre, qui ne recevait d'air que par un judas grillé. De lourds verrous furent tirés derrière elle.

Le jeune bandit (il pouvait avoir vingt-deux ans) dit, avant de s'éloigner :

— Miss, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous tenir tranquille. Vous pouvez crier, nul n'entendra. Vous avez ici du pain, de l'eau, de quoi ne pas mourir. Je reviendrai la nuit prochaine. D'ici là, je vais m'occuper de la rançon.

En sautant de la voiture, miss Henry, d'un mouvement brusque, avait laissé tomber son gant droit dans le chemin. Mais elle perdait espoir. Qui viendrait, dans le sentier détourné, ramasser cette pièce à conviction ?

Le bandit s'empara de son sac, qui contenait une centaine de dollars, ses clés et des accessoires de toilette. Puis il partit, avec l'auto. Miss Henry, dans le noir, entendit décroître le bruit du moteur. Elle resta seule, avec son angoisse, dans la petite maison du fond du bois...

Cependant, remis de son étourdissement,

même en matière d'amour. Beebe voulait de tout son cœur épouser la jeune femme ; mais elle, avec son existence errante, avec, aussi, de plus hauts espoirs, se méfiait de ces élans du cœur que l'on regrette ensuite.

Elle le fit comprendre, avec beaucoup de douceur et de fermeté à la fois, à son soupirant. Elle ajouta « que, s'ils ne voulaient pas faire de bêtises ou aller trop loin, il était temps de se séparer ».

Comme on n'entendait plus parler de Varecha, — que d'ailleurs Beebe n'avait jamais vu — le policier, la mort dans l'âme, accepta de se séparer de celle qu'il aimait. Il reprit son service, avec mélancolie. Mais ils étaient demeurés très amis ; et chaque fois que Mary Minski créait une œuvre nouvelle, il y avait des places pour Beebe, et même pour ses supérieurs.

Le détective se rendit donc au théâtre ; et à l'entr'acte, avec un dollar de roses rouges, il alla saluer Mary Minski.

Celle-ci parut heureuse de le voir ; mais elle était déjà aux prises avec des admirateurs importants. Elle dit à Beebe, en le congédiant :

— Mon petit Beebe, venez donc me prendre à la sortie. Nous irons prendre le thé ensemble ; j'ai quelque chose à vous dire.

Le cœur du détective sautait dans sa poitrine. Dès le rideau tombé sur le final, il était devant la porte des artistes à attendre celle qu'il aimait. Il avait beau se répéter que ce qu'il faisait là était idiot, que chaque entrevue ne faisait que nourrir en lui une passion qu'il eût dû laisser mourir, il ne pouvait s'empêcher d'espérer quand même, d'espérer toujours...

Mary Minski vint, supérieurement élégante, comme toujours, dans un manteau de fourrures précieuses ; et Beebe, fier d'accompagner une femme aussi connue et aussi belle, instinctivement se redressait. Ils allèrent à la maison de thé la plus chic de la ville ; et là, en croquant des gâteaux, l'actrice se dit :

— Voilà mon petit Beebe. Je suis très inquiète au sujet de mon frère Iggy. J'ai peur qu'il ait commis quelque mauvais coup.

— Que voulez-vous dire ? L'avez-vous revu ?

— Oui. Je l'ai aperçu hier soir, en sortant du théâtre. Oh ! il ne me cherchait pas. Il était dans une automobile, seul, au volant. Il m'a frôlé sans me voir. C'était un superbe roadster, de couleur vert Nil, je crois, et qui avait fait une longue course, car les roues étaient pleines de boue, et les ailes aussi. Cela m'a étonnée de voir mon frère en possession d'une voiture pareille, une huit-cylindres, lui qui n'a jamais eu un sou. Alors, je voulais...

— Mary, fit Beebe, haletant d'émotion, elle était bien vert Nil, cette voiture ? Vous en êtes sûre ? Avec un capot tout nickel ?

— Oui. Il m'a semblé. Mais...

— Pardon encore, Mary ! Oh, si c'était « cela » ! Excusez-moi de vous interrompre. Votre frère Iggy, comment est-il ? Brun, comme vous, les yeux noirs ?

— Du tout. Il est blond, avec des yeux noisette, la figure grêlée de taches de rousseur...

— Mary, cria le détective, Mary, votre frère est le plus terrible bandit qu'ait connu Chicago !

— Vous êtes fou, sans doute ?

— Non, Mary ! L'auto vert Nil, c'est celle de Lillian Henry, la petite qui a été enlevée hier. Vous avez lu les journaux.

— C'est vrai. Cela ne m'avait pas frappé, tout d'abord, le signalement de la voiture. Alors, qu'allez-vous faire ?

— L'arrêter. C'est mon devoir. Ne le regrettez pas, Mary ! Un jour, il vous eût tuée.

— Quelle terrible destinée !

— Bah ! Tôt ou tard, Mary... Même, en attendant qu'il soit pris, je vais faire veiller sur vous. Sait-on jamais ? S'il nous avait suivis, épiés ?

Beebe alla téléphoner. Il revint souriant. — Ça y est. On va vous entourer d'une surveillance discrète, jusqu'à ce qu'Iggy soit sous les verrous. Il habite toujours la banlieue ?

— Oui. Au même endroit, je pense. Et il a aussi loué un rendez-vous de chasse, je ne sais trop où.

— Là où est détenue Lillian Henry, parbleu !

Deux hommes à cet instant entrèrent. Beebe leur fit un imperceptible signe. C'étaient les gardes du corps de Mary Minski. Pour lui, prenant congé, il sauta dans un taxi.

— A la police !

Deux heures plus tard, capturé par surprise, « Iggy » était amené devant le député shérif. Il commença par nier tout. Puis il avoua avoir tué Jordan et enlevé Lillian Henry. A ce moment de sa déposition le bandit abattit sa dernière carte. Il dit à Alcock, qui suivait l'interrogatoire avec l'anxiété que l'on devine :

— Donnant, donnant ! Si vous me donnez votre parole de m'éviter la chaise électrique, je vous indique où est votre nièce. Sinon...

Alcock, torturé, ne savait que répondre. Peut-être, à ce moment, dans sa retraite inconnue, Lillian agonisait-elle, lentement. Le bandit ajoutait, cynique :

— Là où elle est, il n'y aura plus d'air respirable d'ici deux heures. Et elle n'a pas mangé ni bu depuis vingt-quatre heures.

A vous de prendre une décision, et vite.

Le vieillard, dont les affaires augmentaient de minute en minute, allait peut-être céder ! Quand Beebe, triomphant, entra dans le cabinet du juge.

— Excusez-moi, messieurs ! Mais je viens pour vous, monsieur Alcock. Votre nièce, saine et sauve, est en bas. Je l'ai trouvée et ramenée. Elle se porte bien.

Varecha lança au détective un regard de haine, ce dont Beebe n'eut cure. Le mystérieux criminel devant qui tout Chicago avait tremblé était vaincu, dès cette minute.

Cependant Beebe expliquait :

— C'est bien simple, j'ai mis sens dessus dessous l'appartement d'Iggy. Et j'ai fini par trouver l'acte de location de la maison de campagne, avec l'adresse. J'ai sauté dans l'auto vert Nil, qui était au garage du criminel avec une autre torpédo dont j'ignore l'origine ; j'ai forcé les portes du rendez-vous de chasse et trouvé miss Henry, un peu abattue, certes, mais vivante !

— C'est ma sœur qui m'a vendu, n'est-ce pas ? demanda l'assassin.

— Nullement, Iggy. C'est le hasard. On ne saurait penser à tout, vous savez ! Si vous aviez défilé l'acte du bail, je n'aurais jamais retrouvé miss Henry ! Si vous aviez laissé l'auto verte au garage du rendez-vous de chasse, on ne vous aurait pas remarqué dans les rues !

— Bien, fit l'homme. En tout cas, un conseil, messieurs ! Surveillez-moi bien. Je vous défie, vous tous qui êtes là, de me mener en cellule ou à la chaise électrique.

— Je relève le défi, conclut le shérif. D'autres, aussi forts que vous, mon garçon, l'ont lancé avant vous. Ils ont perdu.

Les médecins aliénistes, sur ce, et les enquêteurs poussèrent plus loin les investigations. Il s'agissait, d'un côté, de se rendre compte de la responsabilité mentale de Varecha ; d'autre part, de lui faire préciser le nombre de ses crimes.

Maintenant qu'il avait commencé à

A la sortie du bureau où s'était déroulé cet extraordinaire interrogatoire, le juge d'instruction avouait « qu'il avait trouvé là le criminel le plus ignoblement dépravé que Chicago ait jamais connu ».

Dans la bouche de pareil homme, ce témoignage prend une signification et un relief !

Cependant, Varecha, qui souriait et fumait des cigarettes tout le temps de l'instruction, et conservait en secret, cette espèce d'élégance dédaignée qui pouvait le faire passer pour un étudiant coquet, devait s'effondrer, au cours du jugement qui le fit, à l'unanimité, condamner à mort.

Entre le Varecha sûr de lui, méprisant, presque « acteur de cinéma », du cliché pris le jour de son arrestation et l'être traqué, lamentable, sans veste ni cravate, qui s'effondra dans son fauteuil à l'annonce de la sentence, quel abîme ! Certes, le fameux « grilling » y a peut-être été pour quelque chose. Mais surtout (car on ne peut parler ici de l'éveil de la conscience chez pareil fauve), c'est la peur de la mort, la mort que si facilement Iggy, cependant, sut semer autour de lui pendant plus d'un an.

Félix Beebe... ! Quel drame de conscience pour lui... Il n'ose plus revoir Mary Minski ; il n'ose plus lui faire l'aveu de son amour. Entre ces deux êtres, qui pourtant se sentent attirés l'un vers l'autre, il y a maintenant une ombre, celle d'Iggy l'Assassin.

Mais le temps, peut-être, fera son œuvre, ramènera le calme, la confiance, la tendresse, dans deux cœurs.

JOHN PEARSON.

De haut en bas : En raison des aveux de Varecha, la cause fut très rapidement jugée. Voici Varecha, attendant dans la cellule du tribunal le moment de comparaître. (I. N.)

De gauche à droite : L'ex-chef de police Alcock, Lillian Henry, miss Emma Dahnke et Mary Minski.

Voici le moment capital de l'audience, lors du procès Varecha. Le sinistre « tueur », en s'entendant condamner à mort, s'est effondré soudain dans son fauteuil, comme accablé par la peur de la chaise électrique.



avouer, le meurtrier, à la grande surprise de tous, ne fit aucune difficulté pour reconnaître l'ensemble de ses « actions d'éclat ». Et l'on arriva à ce total écrasant des six meurtres, de trois enlèvements, de six blessés, de vingt agressions et d'un viol. L'un de ses plus beaux crimes, pourtant, était passé complètement inaperçu, les deux personnalités qui avaient payé de leur vie une légère imprudence résidant en Amérique du Sud. Iggy le conta avec un cynisme effarant et une volubilité indescriptible. Le señor Pablo Sanchaz, riche propriétaire de Bahia, était venu en partie fine à Chicago avec la belle Lola Ventour. S'étant attardés, ils filaient à travers la campagne sur la route poudrée de lune, Lola au volant. Or, à un tournant qui obligeait la voiture à ralentir, Iggy (c'était lui), très chic, fit signe d'arrêter. Très poliment, il demanda aux voyageurs de le ramener à la ville. Sans méfiance, ceux-ci acceptèrent. L'automobile n'avait pas démarré qu'une balle de revolver fracassait le crâne du señor Pablo.

— A nous deux maintenant, s'écria-t-il en se tournant vers Lola, tu es belle et je te veux.

D'une main il brandissait toujours son revolver.

Et ce fut le viol brutal sur les coussins... une deuxième balle devait supprimer quelques instants plus tard la malheureuse. Le tout décrit avec un luxe de détails, un raffinement dans l'horreur, une gloriole dans la dépravation, une abondance d'instincts sanguinaires qui firent hocher la tête à des magistrats qui pourtant en avaient vu de rudes au temps d'Al Capone.

CLAUDE VINCELLE, l'auteur de Ces Dames de l'Argentine, dont la publication dans ces colonnes fit sensation, nous donne aujourd'hui, en un raccourci saisissant, une enquête vivante sur Monte-Carlo et quelques-uns des rastaquouères qui y vivent.

Le café de Paris, à Monte-Carlo, dix heures du soir. Dans la salle où l'on danse, un monde fou. Dehors, sur la terrasse, toutes les tables sont occupées.

Le jazz tonne, le gérant s'empresse, les garçons jonglent avec les plateaux. On réclame de la glace un peu partout. Assis un peu à l'écart, je n'ai pas échappé à la contagion et j'en suis à ma deuxième citronnade. Il est vrai qu'il y a une heure que je suis là. Je commence même à être inquiet. J'attends une femme, mon flirt depuis deux jours... Ne souriez pas, je ne serais pas de mon sexe si j'étais insensible aux charmes d'une belle enfant. Or, Andréa — c'est Andréa qu'elle se nomme — est une fille superbe, un de ces produits d'Andalousie créés par le démon pour sa plus grande joie, mais pour le plus grand malheur des hommes. Un corps souple, jeune, avec, quand il se meut, les ondulations du serpent, une tête de madone encadrée de cheveux légers et fous où la lumière accroche un reflet bleu, des yeux... Ah! les yeux d'Andréa, quel poète chantera jamais leur flamme veloutée qui se « mauve » par moments, à l'abri des cils bruns!

J'ai fait sa connaissance avant-hier matin dans les salons de Monte-Carlo. Rien de plus facile à une table de roulette que de lier conversation avec sa voisine. En l'occurrence, pourtant, je fus favorisé. Andréa en effet n'est pas une vicieuse, elle ne joue pas, ou si peu. Elle ne vient au Casino que pour se distraire. Son frère aussi d'ailleurs, car Andréa a un frère, un garçon charmant, jeune et beau comme elle, et avec ça très gentleman. Vieille famille andalouse, vieux nom, vieille fortune. Ils ne sont pas assez fous

pour risquer tout cela sur le tapis de Monte-Carlo. Andréa se contente d'égrener quelques louis et de faire sensation dans les salons. Elle a de nombreux adorateurs. Pour ma part, je lui en connais au moins quatre. Elle me les a présentés successivement hier soir. C'est très amusant. Oh! ce sont des gens très bien. Tout ce qui se fait de mieux en vieille noblesse cosmopolite. Il y a un duc italien, un marquis français, un comte autrichien, un juif, il est très riche... et, de nos jours, c'est une qualité qui vaut bien une couronne.

Le duc est un type très rigolo, court sur pattes, velu comme un singe, chauve comme un genou, il a de petits yeux ronds et brillants de chat satisfait. Il rit sans arrêt, et il en profite, le bougre, pour montrer ses dents merveilleuses, des dents fines, petites, orientées comme les perles d'un collier. C'est un joueur endiable mais simpliste. Des trente-sept numéros de la roulette, il n'en connaît qu'un seul : le 32. Alors, du matin au soir et du soir au matin, il joue uniquement le « 32 », en augmentant progressivement ses mises. Au fond, c'est une façon aussi stupide qu'une autre pour réussir à perdre son argent.

Le marquis, lui, ne vient guère à la table de jeu que le matin à dix heures. À midi, la somme dont il dispose quotidiennement est dans la caisse du Casino. De ce fait, il est tranquille pour le reste de la journée. Il préfère le trente et quarante à la roulette et ne sacrifie jamais à cette dernière que dans des circonstances exceptionnelles. C'est un homme correct, mais impulsif. La cinquantaine qu'il frise ne l'a pas assagi. Il commence toujours sa partie très posément, c'est à peine si ses voisins de table le remarquent, puis, tout à coup, vous le voyez s'agiter comme si le tapisier avait

oublié dans le cuir de son fauteuil tout un paquet d'aiguilles, sa face s'empourpre, ses cheveux blancs se mouillent, ses doigts s'agitent... Il ponte cinq mille francs sur « Inverse » et autant sur « Noir »... Fatalité! Il perd les deux tableaux. Il a poussé un cri et brusquement s'est dressé comme mû par un ressort. Ses yeux étincellent, sa main gauche retombe lourdement sur la table qui sonne, sa main droite envoie au diable le crayon qui part comme une flèche, bondit, ricoche et rebondit... Alors, il prend son souffle, ferme un poing rageur qu'il tend vers le croupier et s'écrie, hargneux, dents serrées :

— N... de D... de N... de D... c'est tous les jours la même chose!

Ayant dit, il ramasse en vrac ses papiers, les enfouit au petit bonheur dans ses poches et se met à courir comme un possédé autour des tables de roulette. Il va, il vient, il tourne, le vire, fait volte-face, repart, retourne, les yeux fous, la bave aux lèvres, puis soudain hop!... il s'est arrêté pour glisser *in extremis* au moment de « Rien ne va plus » du croupier une liasse de billets de mille francs sur la dernière douzaine.

— 12, rouge, pair et manque! annonce le bouleur.

Il a perdu. Un rictus tord sa bouche, ses deux poings se lèvent et s'abaissent comme des massues, il trépine et de nouveau rugit :

— M... de m...! N... de D...! C'est tous les jours la même chose!... Tous les jours!... Tous les jours!...

Et il repart!

A part ça, c'est un homme très distingué, très chic et d'excellente famille. Il est marquis... C'est son droit, ce qui l'est moins, c'est qu'il fasse une cour assidue à Andréa.

Mon troisième rival, le comte autrichien, ajoute à sa couronne un fleuron plus moderne. Il est banquier à Vienne. C'est assez dire...

Monocle vissé, moustaches cirées, linge impeccable, ce monsieur se tient très bien à la table, il y passerait même complètement inaperçu si, par moments, sa combinaison ne l'entraînait à miser des sommes très imposantes. A l'opposé du marquis qui se cabre, éclate et tonne, le comte viennois accepte « avec le sourire » les fantaisies du sort et ne se rebelle jamais. Il reste calme, digne, glacé. Quand il atteint le maximum et qu'il perd, il se lève tout simplement. Alors, pour respecter le règlement qui permet au joueur de ponter trente mille francs sur une attaque brusquée, mais lui interdit de miser plus de douze mille francs quand il poursuit une martingale, il s'en vient posément à une autre table, et flac! flac! flac!... Trente mille francs tombent sur chacune des chances simples : rouge, impair et manque. Puis il attend.

Le verdict est inexorable.

— 24, noir, pair et passe! C'est perdu. Le bonhomme ne se décourage pas. Reflac! flac! flac!... De nouveau quatre-vingt-dix mille francs tombent sur le tapis et s'égrenent en trois masses différentes...

Il se refait quelquefois. Très souvent aussi, c'est lui qui est « refait ». Je l'ai vu perdre ainsi à diverses reprises son demi-million. Après cette purge, il s'en va au bar absorber un tilleul, puis il fume un cigare et recommence bientôt à l'unité de cent francs. C'est un homme très sympathique. Il est très bien vu par la maison. Peut-être l'est-il un peu moins par ses clients. Mais ceci ne me regarde pas. Il trouve Andréa délicieuse, charmante, adorable. Ça, ça me chiffonne un peu plus...

Quant au juif, lui, c'est le bouffon de la bande. Un bouffon sec comme un hareng saur et long comme une nuit sans maîtresse. Pour façonner ce corps à la don Quichotte, la pâte a été si étirée que, véritablement, c'en est du sabotage. De plus, il s'est tellement laissé monter le cou qu'il est obligé, pour cacher cette infirmité, de porter un faux col haut de six pouces autour duquel il enroule une cravate tango du plus prodigieux effet.

C'est un passionné de la roulette. S'il n'a jamais un jeton devant lui, son jeu pourtant est bien curieux.

A l'annonce du menu caractères sur un il glisse un doigt dans de son gilet, puis il hérisse ses oreilles s'agitent, son sa peau se tend... Pe petite bille ronronne hésite toujours... « Ri ce moment, précipita louis de son gousset et l'envoyer sur la chan annonce gagnante. Alo frappe du poing, pren moim, puis reprend so mence...

Le reste cinq heures du de roulette, il ne joue p Et maintenant, leque portera? Sera-ce le poilu. Le marquis fra Le comte autrichien juif? Trop... pas asse mariage de la colombe alors...

Alors, moi?... Hé! h J'ai pris un excellent de en selle... A moins qu'vienne, dans les dernièr sez-moi, j'aperçois An

Oui, c'est elle, André Tunique de flanelle l pierrot sur l'oreille, elle entre les tables, soupl e

— Vous voici donc e — Io souis morrté! — C'est la roulette q

Andréa s'écroule litté bergère d'osier.

Oui, lé roulette e Oune partie formidable

— Comment une pa joué? — Io viens de faire ou

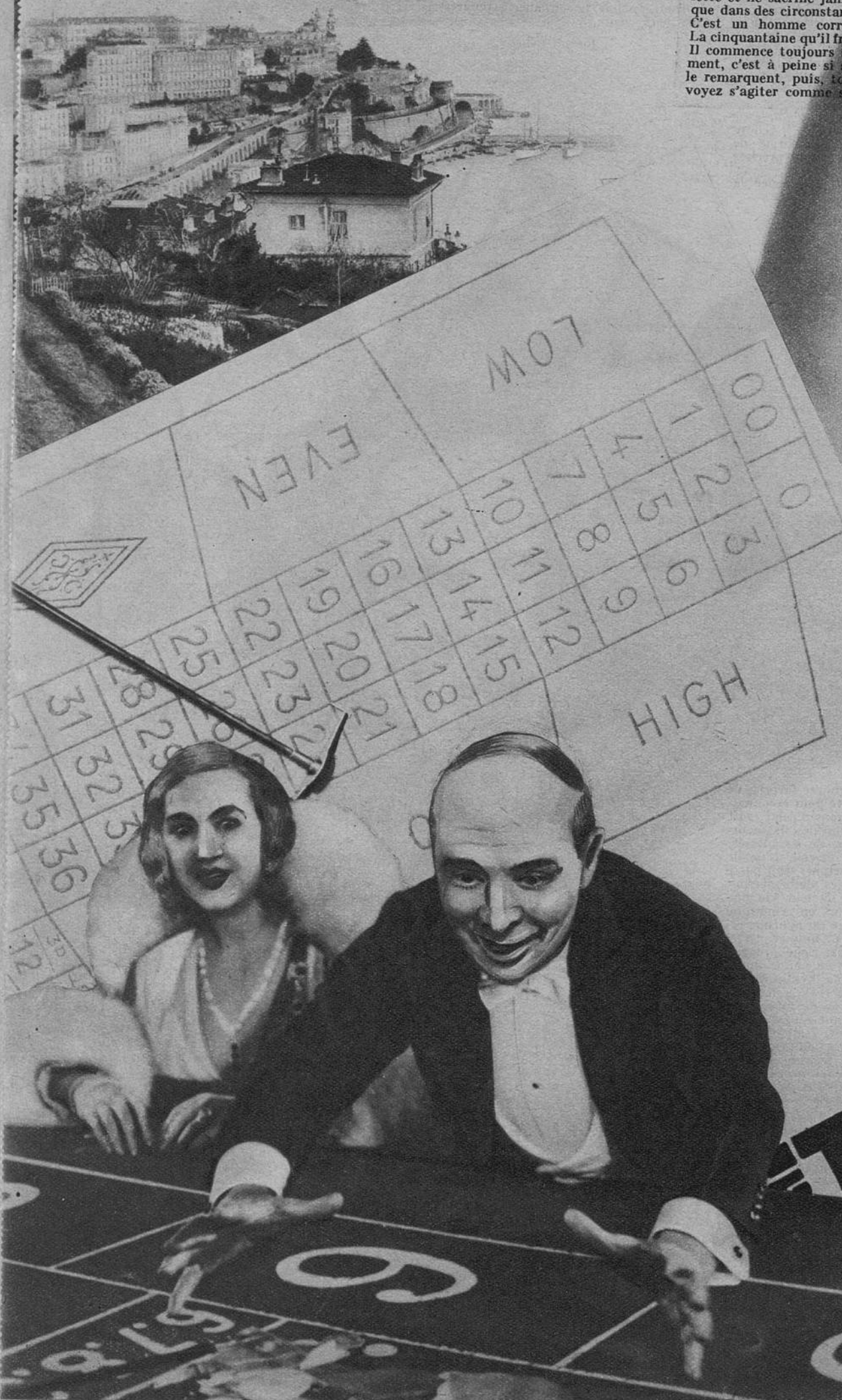
— Vous? Allons don — Si, oune bêtise. Io lée, comme oune jume emballée. Io tout perdu midèble!... Et justement reuse de vous voir. Pré frankes, jousqué demain Garçon, oune citron, av glace!



Cinq mille francs : Fitch sont admirables. L'argen pas de valeur. Ils vous de avancer cinq mille franc désinvolture que moi, je di « Maria, je n'ai pas de moi donc cinq sous pour nal! » Cinq mille francs, A mon départ de Paris, certaines dépenses particu petit budget spécial, bref, enveloppe quelques billets cription : « Plaisirs de M cinq mille francs, comme Pardieu! je les ai ces cin mais enfin...

Andréa me regarde en deviné, la mâtime, que sa der plutôt rêveur.

JOUER ET ESCROCER
par Claude



annonce du numéro qu'inscrit en caractères sur un tout petit carnet. ... un doigt dans la poche intérieure gilet, puis il hésite. Les lobes de ses nez s'agitent, son nez se pince, toutes ses tendrilles se tendent... Pendant ce temps, la bille ronronne dans le cylindre... Il se précipite... Rien ne va plus ! ... précipitamment, il tire un gousset et fait le simulacre de verser sur la chance le croupier gagnant. Alors, il paraît furieux, du poing, prend son voisin à témoin puis reprend son crayon et recom-

...cinq heures durant assis à une table et ne joue pas un louis. ... maintenant, lequel de nous cinq l'emportera ? Sera-ce le duc italien ? Trop français ? Trop autrichien ? Trop glauque. Le duc... pas assez... enfin, ce serait le duc et de la colombe et du héron. Mais

moi ?... Hé ! hé ! sait-on jamais ? ... un excellent départ et je suis bien sûr. A moins qu'un sixième larron ne dans les dernières foulées... Excusez-moi, j'aperçois Andréa.

...c'est elle, Andréa ! ... de flanelle blanche, calotte de sur l'oreille, elle ondule et se glisse sur les tables, souple et décidée... ... voici donc enfin ? ... s'écroule littéralement dans une d'osier.

...le roulette et aussi le chaleur. ... partie formidable, mon petit. ... comment une partie ? Vous avez

viens de faire une bêtise. ... Allons donc ! ... une bêtise. Io me suis emballé... une bêtise, complètement. Io tout perdu, mon petit. For-... Et justement io suis très heu-... vous voir. Prêtez-moi cinq mille

...joué demain... demain matin. ... une citron, avé de l'eau et de le

...le francs : Fichtre !... Ces joueurs

...mille francs avec la même

...Plaisirs de Monsieur, mais

...regarde en souriant, elle a

...me laisse

— Le jouif n'est pas au Casino, explique-t-elle, le marquis non plous. Le banquier viennois est au théâtre avé sa femme. Quant au petit douc, il est commé moi, complètement... comment déjà ? ... fauché, c'est ça... raide. Alors, io tout de suite pensé à vous pour mé prêter ces cinq mille frankes.

— Vous êtes très aimable, mais pour-quoi cinq mille ?

— Io perds vingt, comprenez, vingt mille, alors io veux mé refaire.

— Mais comment diable avez-vous pu vous y prendre pour perdre vingt mille francs ?

— Andréa esquisse un geste innocent. — Oh ! vous savez, c'est trrès facile de perdre vingt mille frankes à la roulette.

— Evidemment.

— Et puis, io vous lé dis, io me suis emballé, complètement emballé. Alors, vous me prêtez ? ... Oui ? ... io dis bien prêter, porqué io vous laisse oune bijou.

Et déjà elle a retiré de son doigt une de ses bagues.

Je l'arrête aussitôt et presque avec humeur. Je suis vexé de me voir ravalé au rang de prêteur sur gage.

— Ah ! non. Je vous en prie... Mais Andréa se défend. Il paraît que je n'ai pas compris.

— Né vous fâchez pas, mon petit, fait-elle en me pressant les mains. Io vous laisse oune bijou, cetté bague, tenez, perché si io perds encore vos cinq mille frankes, io mé connais, io serais capable de lé vendre dans le Casino pour cinq autres mille frankes. Alors, io vous demandé de mé lé garder jousqué demain.

Machinalement, j'ai pris le bijou en main. Pas de doute, c'est une perle merveilleuse, grosse comme une bille et d'un orient incomparable.

Andréa, très calme, tette sa citronnade tout en me regardant à la dérobée. Puis elle s'enfonce brusquement dans le fauteuil d'osier et semble s'intéresser aux volutes bleutées de sa cigarette. Le jazz hurle le dernier one-step. Autour de nous, les tables se vident...

Alors, je tire discrètement mon portefeuille et je lui glisse les cinq mille francs. Je veux aussi lui rendre son bijou, mais elle se cabre et supplie :

— Non et non et non !... Puisque io vous dis de mé lé garder jousqué demain. C'est encore oune service qué io vous demande.

Déjà elle s'est levée et me tend le petit bout de ses doigts couleur framboise.

— A demain, fait-elle.

— Vans ne voulez pas que je vous accompagne ?

Elle se défend très vite.

— Ah ! non, mon petit, io veux jouer mé réfaire, alors, io préfère qué vous alliez dormir. C'est mieux !

Elle me fait encore de la main un petit signe d'adieu, puis elle répète :

— A demain matin... onze heures... bonne nuit !

Je pouise un soupir et la regarde jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

A pas lents, l'esprit confusément troublé par mille pensées étranges, j'ai pris le chemin de l'hôtel.

Je suis seul... Arrivé au bout des jardins et avant de m'engager dans le boulevard des Moulins, io me retourne.

C'est un embrasement général. Pelouses, fusains, plates-bandes, corbeilles, massifs étincellent dans la nuit pâle. Une ampoule se cache sous chaque feuille qui verdit, sous chaque fleur qui se pare. Jusqu'au jet d'eau que la lumière irise qui lance dans l'impalpable poussière d'or une pluie de diamants. Féerie lumineuse.

Mon oeil charmé ne se laisse pas d'admirer cette symphonie magique des couleurs, mais bientôt il se heurte à la masse imposante du Casino avec ses voûtes blanches et ses traînes de feu qui s'étalent en flèches rouges et se reflètent, sanglantes, sur les coupoles. Alors, le silence trouble et mystérieux qui plane sur le décor de conté fantastique m'empêche soudain, mon cœur se serre, mes yeux se ferment...

Quel drame poignant se joue-t-il encore derrière ces murs de pierre ? Une fortune qui croule ?... Un nom illustre qui s'éteint ?... Tout un passé d'honneur, de probité, de droiture, qui sombre ?... Un arrêt de mort qui tombe des lèvres indifférentes d'un croupier ?...

Tout cela à la fois et en même temps, peut-être...

Et voilà qu'autour de moi, il y a comme un fluide qui rôde... A droite, à gauche, des parcs plongés dans l'ombre, une plainte monte... Murmure confus, lointain, qui bientôt s'enfle, grossit, se précise et éclate; ce sont maintenant des cris, des ricanelements, des râles...

Je m'enfuis, bouleversé.

Dans les jardins de Monte-Carlo, la nuit, les âmes des suicidés errent et pleurent.

Mais moi-même, où vais-je ? Comment se fait-il que je me retrouve ici, devant le Casino ? Quelle force impérieuse a ramené mes pas au pied de l'escalier du Temple ?

Le démon ? Je ne joue pas, je ne joue plus.

Alors quoi ? ... qui ? ... An-dré-a ?

Pardieu, oui, c'est elle... Elle ! Allons va, ne discute plus, traverse l'atrium, pénètre dans les salons.

Et je vais... Discrètement, je m'approche des tables. Je voudrais l'apercevoir, la surveiller, sans qu'elle me voie...

Bizarre ! elle n'est pas dans la grande salle. Voyons au « Privé ». Navrant spectacle que ce Privé après minuit. Deux tables de roulette qui languissent, une table de trente et quarante qui se meurt, une vingtaine de joueurs qui bâillent ou qui somnolent, plastrons cassés, cheveux défaits, lèvres amères. Dans ce troupeau, pas d'Andréa...

De plus en plus étrange. Au bar, peut-être ? Allons au bar. Non, personne. Ludovic ne l'a pas vue depuis onze heures. Cette fois je ne comprends plus. Il n'y a pas dix minutes que nous nous sommes séparés. Reconnaissons une fois encore notre inspection.

Et je vais d'une table à une autre table, dévisageant les joueurs. Soudain, un petit homme surgit, mains tendues. C'est le duc.

— Alors, ce cher ami, s'écrie-t-il, comment ça va ?

— Et vous-même ?

L'Italien fait une grimace comique.

— Léméntable ! Léméntable ! Je perds aujourd'hui une fortune.

— C'est un petit jeu bien difficile !

— Impossible ! Impossible !... J'ai joué le « 32 » exactement cent quarante-deux fois, il n'est pas venu, impossible !

Toutes ces histoires de jeu m'évertent. Si j'écoulais mon bonton, je serais là encore à deux heures du matin. Aussi je tourne court et je demande :

— Vous n'avez pas vu Andréa ?

Stupéfaction. Le duc m'apprend qu'Andréa a dîné avec lui, qu'elle l'a quitté à onze heures, qu'elle n'est pas revenue au Casino et qu'elle n'a pas risqué un louis au cours de la soirée.

Il épuise maintenant toute la gamme des superlatifs plus ou moins barbares pour bien marquer son admiration pour la belle Andalouse.

— C'est une femme incomparable, sublime, formidable !

Mais je ne l'écoute pas, je ne l'entends même plus, j'ai le vertige, tout tourne autour de moi : les lustres, les torchères, les tables, les chaises, les joueurs... Une seule pensée vrille mon crâne : pourquoi m'a-t-elle menti ? Oui, pourquoi ?...

J'ai hâte d'être seul, alors, brusquement, je serre la main du duc et je m'éclipse.

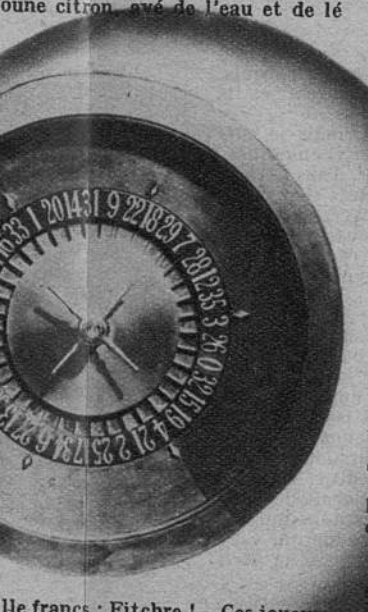
Tout en courant, j'ai mis machinalement la main à mon gousset. La bague y est toujours, je sens la perle qui roule sous mes doigts tremblants, elle est grosse cette perle, énorme, oui, mais...

Et j'étouffe un cri, je m'arrête, car, subitement, tout s'éclaircit, je comprends tout.

Cette perle est fausse ! Je suis escroqué ! J'ai perdu mes cinq mille francs !

Cinq heures du matin.

Quelle nuit ! Je n'ai pas fermé l'œil. Et cette pendule qui n'avance pas ! Car



LA REVUE DE MONTE-CARLO

PERMANENCES AUTHENTIQUES DE LA ROULETTE DE MONTE-CARLO

TABLE N° 3
Les tirets indiquent les changements de croupier
Samedi 3 Mai 1930

N.R.	N.R.	N.R.	N.R.	N.R.	N.R.	N.R.	N.R.	N.R.	N.R.
26	19	36	13	15		23	11		
23	14	6	23	24	26	7	28		
12	17	0	4	36	1	10	14		
27	11	19	8	13	36	10	14		
	16	4	14	9	0	14			
	10	17	14	9	2	24	29		
	6	29	2	4	14	24	29		
	8	4	14	24	35	9	10		
	30	4	14	24	35	7	10		
	35	14	19	18	35	8	27		
	1	19	8	24	35	28	35		
	10	30	24	33	23	35	8		
	2	3	25	33	23	27	13		
	7	16	24	16	0	17	13		
	16	18	22	3	13	17			
	18	10	20	10	19				
	19	10	13	23	23				
	12								

Monte Carlo ! Pays de soleil, de beauté, mais aussi empire de la roulette ! Le fatal tourbillon s'empare des hommes et des femmes qui vont là et les entraîne ! Tous veulent gagner ! La folie de l'or possède tous ces êtres qui oublient leurs peines, leurs soucis, pour ne penser qu'à jouer !

je n'ai qu'une hâte : prendre le premier train pour Nice et surprendre la gueuse au saut du lit. Alors, nous verrons bien, pas de pitié. Ah ! non, pas de pitié !...

Cependant si cette perle n'était pas fausse... Mieux vaudrait peut-être avant de faire du scandale la montrer à un expert.

Six heures.

Plus je réfléchis, plus je suis persuadé que cette perle n'est pas fausse, que cette bague est un bijou de prix, et que je retrou-

verai bientôt mes cinq mille francs. En effet, pourquoi Andréa m'aurait-elle précisément choisi, moi qui ne suis qu'un pauvre bougre, de préférence aux duc, marquis, comte et juif qui ont, tous leurs poches farcies de billets de banque ?

Sept heures.

Il n'y a aucune raison pour que cette perle ne soit pas fausse. Puisque Andréa n'a pas joué, elle n'a donc pas perdu; puisqu'elle n'a pas perdu, elle n'avait pas besoin d'argent, pas plus pour se refaire que pour rentrer à son hôtel à Nice.

Alors, c'est clair...

Huit heures.

Sauvé !

Je n'y tenais plus, j'ai réveillé Silbermann, l'expert. La perle n'est pas fausse. Non seulement elle n'est pas fausse mais elle n'a, paraît-il, pas de prix pour un amateur.

Silbermann n'a pas hésité.

— Je la connais, cette perle, m'a-t-il dit, je suis acheteur à trente mille francs et je paie comptant.

Pour qui connaît ce spécialiste, c'est assez dire.

Mais, au fait, comment peut-il bien la

connaitre cette perle ? J'étais si ému que j'ai complètement oublié de le lui demander.

Voilà encore qui est étrange.

Midi.

Andréa n'est pas venue au Casino ce matin. Elle aura fait la grasse matinée. Ah ! les femmes !

Trois heures.

Toujours pas d'Andréa. Je viens de télé-

phoner à son hôtel. Réponse : Madame est sortie ce matin de très bonne heure.

Huit heures.

Comme sœur Anne, j'attends toujours. J'ai retéléphoné à Nice. Réponse : Madame n'est pas rentrée.

Minuit.

Toujours rien. Et pour cause ! Réponse de l'hôtel : Madame vient de nous informer qu'elle était à Cannes et qu'elle ne rentrerait pas ce soir.

De plus en plus étrange.

Une nuit blanche et tant d'émotions m'ont brisé.

Je rentre au Crystal-Palace.

Le lendemain, 4 heures du matin.

Réveil en sursaut. Une pensée anreuse, infernale, obsédante : Si cette bague était le produit d'un vol ?

Je n'ose envisager toutes conséquences : recel, enquête, reporters, ma photographie dans les journaux, ma femme...

Ma nuit est gâchée, c'est fini, je ne dormirai plus.

Midi.

Si Andréa n'arrive pas, je serai fou avant ce soir. Voilà trois fois que je téléphone à son hôtel, et toujours la même réponse : Aucune nouvelle de Madame depuis hier.

Je ne sais plus que penser. Vous me direz que j'ai tort de me tourmenter ainsi et que,

si vous étiez à ma place... Je voudrais bien vous y voir.

Oh ! évidemment, si j'ai prêté cinq mille francs à Andréa, j'ai en garantie un bijou qui vaut trente et que je peux monnayer sur l'heure. La confiance de cette femme m'honore... Précisément, je trouve qu'elle m'honore un peu trop. Iriez-vous confier un bijou de trente mille francs à un étranger que vous ne connaissez pas, qui ne vous donne aucun reçu et qui, pour toutes références, vous offre sa bonne mine et un certificat de présence assidue dans les salons de Monte-Carlo ?

Alors ?... Je vous le dis, j'ai de bonnes raisons pour être inquiet. Et je le suis, ça, je vous le jure !

Cinq heures.

Où ? Je respire...

Le frère d'Andréa vient d'arriver. Il m'a présenté un tas d'excuses auxquelles je n'ai rien compris. Tout cela est sans importance. Il m'a remboursé les cinq mille francs, je me suis empressé de lui rendre la perle. Voilà le principal.

Quel soulagement ! Mais, cette fois, c'est fini, bien fini, je suis dégoûté. Pour tomber les femmes ou la roulette, à Monte-Carlo, il n'y a pas de système qui tienne.

Je pars pour San Remo, où je compte rester quatre-vingt heures.

Quatre heures plus tard.

L'histoire de ces quatre bagues est rocambolesque et les gens qui surent l'inventer ne furent-ils pas dans leur genre, des as de l'escroquerie ?

Je viens de rentrer à Monte-Carlo.

Naturellement, ma première visite est pour le Casino, où j'ai hâte de retrouver mes amis, et peut-être aussi Andréa... Andréa à laquelle je n'ai cessé de penser durant mon absence.

Ah ! amour, quand tu nous tiens...

D'un pas pressé, je traverse l'atrium quand... surprise ! Savez-vous qui j'aperçois dans un coin du vaste hall ?... Mes rivaux ! Il n'en manque pas un. Ils sont là

réunis tous les quatre : le duc, le marquis, le comte et le juif. Et ils palabrent, et ils discutent, et ils gesticulent.

Je m'approche sans bruit, mais je suis bientôt reconnu, et me voici empoigné, entraîné, encerclé, questionné. Tous parlent en même temps et je n'entends rien de ce qu'ils disent.

Cependant le marquis réussit enfin à imposer le silence à tous ces exaltés. Il prend alors une attitude grave et nous rassemble d'un geste.

— Messieurs, commence le marquis, toujours mystérieux, nous sommes entre hommes du monde, nous pouvons donc causer. Certaine affinité de goût, d'autre part, prouve que nous devons nous entendre. Une femme est passée dans les salons de Monte-Carlo, une fille d'Andalousie, jeune, belle, affolante, elle nous a plu, nous l'avons désirée, et nous le lui avons dit... Tous les cinq ! Or, cette rivalité, qui aurait dû nous désunir, vient au contraire de nous rapprocher. Loi vieille comme le monde qui veut que les hommes s'unissent devant le péril commun.

Après ce pompeux début, le marquis

s'est arrêté. Il a tiré d'une de ses poches une bague qu'il me présente.

— Reconnaissez-vous ce bijou ?

Je reste abasourdi. C'est la perle merveilleuse.

— Mais certainement... cette bague appartient à Andréa.

Un rire général accueille ma réponse. Mes rivaux brandissent tous les quatre une bague en tous points semblable à celle qui me causa tant d'émotion.

(Suite page 14.) CLAUDE VINCELLE.

GASTON VRAI "MAC"

X

Sur les traces de Régine.

« Il la carapace d'indifférence qui, dit-on, est le signe distinctif de l'homme du milieu n'avait pu résister longtemps aux attaques de l'amour ! Gaston, l'homme fort, Gaston le « dur », vivait maintenant dans un cauchemar. Jour et nuit, l'image ironique de Régine le hantait. Dans le train, sur le bateau, il ne prêtait presque plus d'attention à sa compagne, à celle qu'il avait cependant arrachée à l'existence libre de Paris pour la précipiter dans la plus horrible servitude. Il ne cessait de repasser dans son esprit la scène qu'il avait préparée dans ses moindres détails ; il retrouverait Régine, la poursuivrait dans la maison de son mari, aurait avec elle une explication brutale, puis, sauvagement, il abattrait l'homme et la femme et jouirait de leurs derniers soupirs... »

Parfois l'espoir, un espoir fou, balayait ces images meurtrières : « Dès qu'elle me reverra, se disait-il, il n'est pas possible que Régine me repousse. Nous nous sommes trop adorés ! Et déjà il savourait sa revanche. Il se voyait emmenant sa femme, reconquise, après avoir corrigé d'importance le riche Vénézélien qui s'était permis de la détourner de ses devoirs... et, peut-être, après avoir tiré de lui une juste amende. »

Pendant ce temps, Suzy, qu'il dédaignait complètement, commençait à travailler ferme. Voyageant en deuxième classe, couvoyant chaque jour des riches sud-américains, cette femme, qui, à Paris, avait l'habitude d'offrir brutalement ses charmes, était devenue d'une rare diplomatie. Elle faisait la coquette, savait se faire désirer et menait élégamment cinq intrigues à la fois. D'ailleurs, pour la commodité du débarquement en terre américaine, elle avait sa cabine et semblait ne point connaître Gaston... Elle ne venait le voir, en cachette, que pour lui apporter les cadeaux que lui faisaient tour à tour ses cinq admirateurs. Un riche éleveur vénézélien se montrait particulièrement galant et particulièrement généreux.

Chacun de ces hommes se faisait-il illusion sur les motifs du voyage de Suzy ? Non sans doute. Lorsqu'il y a, à bord d'un paquebot, un « colis de traite », les passagers qui ont l'habitude de la traversée ne tardent pas à le découvrir. C'est pourquoi un « vrai de vrai » — qu'on appelle dans le milieu le « technicien de remonte » — est chargé, à chaque envoi, de surveiller discrètement, mais sévèrement, les passagères. Car les journées et les nuits sont si longues à bord, et, les soirs de clair de lune, les rêveries à deux sont si douces, devant la mer infinie, que des idylles durables pourraient se nouer ; il faut éviter qu'au débarquement, la femme n'échappe au « tôle » qui l'attend.

Avec Suzy, point de risque. Moitié par amour, moitié par crainte, elle se montrait absolument fidèle et le pécule de Gaston s'enflait... Ce pécule qui, gagné par Suzy, devait servir pour rechercher Régine.

— Mais, demandâmes-nous à Gaston, en faisant un tel voyage, non par esprit de lucre, mais pour raison sentimentale, vous violiez une loi du « milieu » ? Le « mac »

ne doit-il pas mépriser absolument les femmes qu'il fait travailler ?

— En principe, oui. En fait, un homme est toujours un homme... Fort heureusement peut-être.

« Nous débarquâmes à la Guayra sans difficultés, moi comme touriste, Suzy comme représentante en parfumerie, et nous primes le train pour Caracas, ville distante seulement de 8 kilomètres à vol d'oiseau, mais en réalité de 38 kilomètres par chemin de fer, car le port de la Guayra est séparé de Caracas par les escarpements de la Silla, dont l'altitude est de près de mille mètres. »

« Penchés à la portière du wagon, nous regardions le magnifique paysage et le précipice de plusieurs centaines de mètres, en bordure duquel courait la ligne aux lacets terriblement audacieux. Mais ce prodigieux panorama ne nous intéressait guère, pas plus que la mer des Caraïbes, qui scintillait à l'horizon et que parsemaient de jolies petites îles. Suzy et moi, nous songions à l'avenir : elle, déjà, supputait les gains que ce pays, visiblement très riche et peu travaillé, lui rapporterait ; et moi, bien calé dans mon coin, je me disais que, si Régine refusait de revenir avec moi, cette terre chaude du Venezuela serait son tombeau. »

— En somme, la trace de Régine ne devait pas être difficile à retrouver ? Le patron de la « maison » où elle avait travaillé devait connaître son adresse, et dans le « milieu » on se soutient assez pour que...

Gaston nous interrompit : « Parlez-en, de l'entraide des gars du milieu ! Littérature... Littérature... »

« Dès mon arrivée à Caracas, je me rendis chez le « tôle » et, à l'ombre des stores, devant des boissons rafraîchissantes, je l'interrogeai. »

« Après la vérification de mon identité, l'homme, un pur Parisien, commença par me confirmer mon infortune. »

— Je crois que ta femme n'a pas menti dans sa lettre, me dit-il, car, dès son arrivée ici, elle avait déjà fait part à certaines de ses camarades de son intention de quitter le « turf », pour filer avec un rupin, si l'occasion s'en présentait. C'est une de mes mouchardes qui m'a rapporté le « tubard », dix ou douze jours après l'arrivée de Régine. »

« Bondissant, je m'exclamai : »

« — Et tu n'as rien fait ? »

« Mon interlocuteur haussa les épaules : »

« — Mais si, protesta-t-il, j'ai fait ce que j'ai pu. Je me suis réservé un petit tête-à-tête avec elle, je lui ai expliqué qu'ici tout se savait, qu'il ne fallait pas qu'elle s'étonne de me voir au courant de ses projets... Elle ne me répondit qu'en ricanant : visiblement, elle en avait assez du métier et des hommes qu'on y rencontre. Elle a ajouté, comme elles disent toutes, que, si elle apprenait jamais le nom de la femme qui m'avait prévenu, elle lui casserait la figure. »

« — Tu n'as pas assez insisté ! Il fallait... »

« — Mon vieux, j'ai absolument tout dit. Je lui ai

raconté que son devoir et son intérêt l'obligeaient à rester chez moi jusqu'au jour où elle aurait assez d'argent pour se retirer des affaires. Je lui ai montré qu'elle devait penser à toi, aux sacrifices que tu avais faits pour l'envoyer ici. Je lui ai cité toutes ses compagnes, des régulières celles-là, des travailleuses qui payaient leurs dettes et envoyaient leurs sous à leurs hommes. Mais ces conseils et ces bons exemples ne la firent pas changer d'avis. »

« Elle avait d'ailleurs répondu à tout : »

« — Laisse-moi rire, s'écria-t-elle, avec tes exemples ! Il y a des copines qui sont ici depuis une éternité et qui, avec ce que tu leur soutes et ce que tu leur fais envoyer aux « macs » sont complètement fauchées. Eh bien ! moi, j'ai compris. Si je restais sur le « turf », ce serait pour moi, pour mon compte ; et je refuserais également d'enrichir un patron en me laissant accabler de dettes du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre, et d'engraisser un homme qui se la coulerait douce en France avec mon fric. »

« Tu vois, conclut le tôle, avec un accent de sincère amertume, cette femme-là avait la mentalité complètement pourrie. Aussi je n'ai fait aucun effort pour la retenir... D'ailleurs, elle s'est montrée régulière jusqu'à un certain point, en t'envoyant une somme gentille, un joli souvenir, et en me dédommageant moi-même assez bien, puisqu'elle m'a laissé le produit total de ses derniers quinze jours. »

« D'un geste, je fis comprendre à mon interlocuteur que nous avions suffisamment parlé du passé. Avec un petit rire méprisant, je laissai tomber : »

« — Et dire qu'on m'avait affirmé que, lorsqu'une femme avait été placée en maison, ici, elle ne se tirait jamais ! »

« — Tu as la preuve du contraire, répondit l'autre, froidement. »

(Voir suite page 14.)

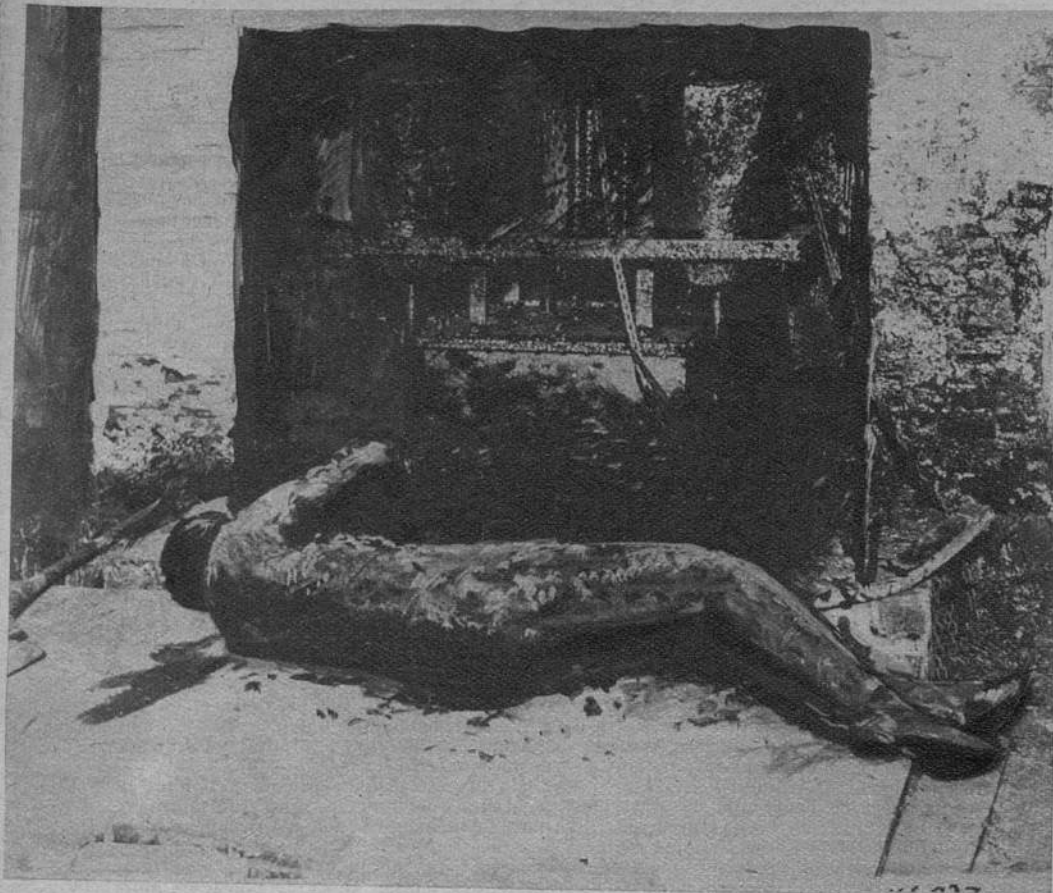
HARRY GREY et CHRISTIANE HUBERT.

Nous débarquâmes à la Guayra sans difficultés.



Arrivé à Caracas, je me mis à la recherche de Régine.





Le cadavre du père Tiennot tel qu'on le trouva.

NEVERS

(De notre envoyé spécial.)

Hé bien, père Tiennot, ça va-t-y aujourd'hui ?
 A la voix amie, le vieil homme leva la tête.
 — Tiens, c'est toi ! Et qu'est-ce que tu fais par là ?
 — Je revenais de Brinon, alors en passant...
 — T'as eu raison, mon gars... tu viens boire quelque chose ?...
 — C'est pas de refus...
 Et les deux hommes s'attablèrent. Etienne Prestat, dit « le Tiennot », était un brave vieillard de soixante-dix-huit ans; sec comme savent l'être les paysans quand ils sont maigres, il avait une bonne tête sympathique, sculptée à coups de ridés, et ses jambes ne tremblaient pas tant qu'elles ne l'empêchèrent d'aller aux champs tous les jours. Son vis-à-vis était un jeune cultivateur, de moitié moins âgé que lui, solide, courageux, père de famille.
 — Père Tiennot, dit-il, viens avec moi à Chevannes, tu dîners chez nous, ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu...
 — Il n'est pas trop tard, j'accepte... j'y vais, c'est pour voir tes gosses...
 Il faisait voir encore, quelques instants plus tard — ceci se passait le 16 mars — le père Tiennot prenait place dans la carriole de son ami.
 Du hameau de Chazeaux au village de Chevannes-Chaugny, il n'y a pas un long chemin.
 — Je te raccompagnerai, dit l'homme le plus jeune.
 Et au trop lent du vieux cheval, la voiture s'ébranla dans la douce campagne du Nivernais.
 Tiennot se montra, à la ferme de son ami « Jean », de gaillarde humeur, il plâta, raconta de vieilles histoires pour les petits et jura qu'il avait bien encore « dix ans à vivre ».
 On sortit une vieille bouteille de « bouché » et ce n'est que la nuit tombée que Jean ramena le Tiennot à Chazeaux.
 Jusqu'à plus de dix heures, des voisins virent le vieux vaquer à des travaux; entre temps, Jean était revenu près de sa femme et de ses enfants.
 — C'est un brave homme, fit la femme, mais, à sa place, j'aurais peur de vivre tout seul ainsi...
 — Penses-tu, il y est bien habitué, et puis tout le monde le connaît dans le pays, qui est-ce qui irait lui faire du mal ?
 — On ne sait jamais...
 — C'est bien des histoires de femmes ça... elles se montent toujours le coup, il faut toujours qu'elles imaginent quelque chose...
 — J' te dis, on ne sait jamais... et puis, moi, veux-tu qu' j' te dise encore, eh bien, j' trouve qu'il a tort de porter tout son argent sur lui, il a beau l'enfermer dans son portefeuille et attacher son portefeuille avec une chaîne, moi j' trouve ça dangereux...
 — Enfin, il n'a jamais rien eu.
 — Suffit d'une fois...
 Il était tard maintenant, les deux paysans se mirent au lit. Dehors le vent soufflait avec rage; vers les trois heures du matin, le tonnerre éclata et la pluie se mit à tomber.

..

Dès le matin, le temps se leva et le soleil réapparut. Les paysans en allant aux champs remarquèrent :

— On n'a pas vu le Tiennot, ce matin.
 — Il doit se reposer, il est allé chez Jean hier, à Chevannes, et il est rentré tard... expliquèrent d'autres...
 Et personne ne pensa plus au vieux cultivateur.
 A onze heures, un voisin qui rentrait pour la soupe remarqua une légère fumée qui s'échappait par la cheminée. Il constata également que la porte donnant accès à la cuisine était entr'ouverte. Sans prendre la peine de regarder à l'intérieur, il la referma pour que les chiens ne puissent, en entrant, dérober quelques provisions.
 Il était près de cinq heures, lorsqu'on commença enfin au hameau à se concerter avec inquiétude.
 — Il doit être malade...
 — A moins qu'y se soit trouvé mal dans ses champs...
 — On va aller voir...
 — C'est ça...
 Et ils furent toute une troupe à se diriger vers la ferme du père Tiennot. Les femmes se signaient déjà...
 Le plus courageux ouvrit d'un coup la porte de la cuisine... et il resta soudain pétrifié.
 — Oh ! Oh ! Oh !
 Ce fut comme un murmure d'épouvante. Les premiers, sur la pointe des pieds, pardessus les épaules de leurs voisins, voyaient, et ils ne bougeaient plus...
 — Oh ! Oh !... faisaient-ils tous.
 L'arrière-garde s'impatientait.
 — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a... un malheur ?
 On ne leur répondait toujours que par des :
 — Oh ! oh !...
 Alors, les femmes se mirent à trembler et les hommes bousculèrent quelque peu en disant :

— Laissez-nous passer... quoi !
 Eux aussi restèrent interdits.
 Le spectacle le plus horrible que l'on puisse imaginer s'offrait à leurs yeux.
 Là-bas, dans le fond de la pièce, dans la cheminée, gisait le cadavre du malheureux. Une lourde fumée acre, qui prenait à la gorge, traînait dans la salle et rendait la vision plus hallucinante encore.
 Là-bas, il y avait un cadavre, mais ce n'était pas un cadavre comme on a l'habitude d'en voir. C'était un cadavre carbonisé ! On avait mis le feu au malheureux Tiennot !...
 Pour ne pas s'affoler trop vite, les plus raisonnables dirent :
 — Allez... il faut rentrer... c'est un bien triste accident...
 Mais le mot accident sonnait déjà bien faux. Le père Tiennot n'était pas homme à tomber dans son âtre.
 De près, le « chose fumante » prenait un aspect plus lugubre encore et quelqu'un, épouvanté, partit en courant prévenir les gendarmes de Brinon-sur-Beuvron.

..

Un si grand crime, dans un si petit village, voilà qui était bien pour affoler tant de braves et paisibles gens. Et ce fut l'affolement !
 On ne sut plus, ni ce qu'on faisait, ni ce qu'on disait, et à l'effroi devant un fait aussi horrible s'ajouta une sorte de terreur sourde, d'angoisse inexplicable, de véritable panique.
 Les gendarmes furent bientôt sur place. Ils eurent quelque mal à faire évacuer la ferme, et la foule, vociférante et apeurée,

Le cadavre carbonisé du Père Tiennot

resta coite de longues heures sur la route, face à la maison du crime.
 — Alors ? demanda-t-on après un bon moment aux gendarmes.
 — C'est bien un crime, firent-ils... Tenez, venez voir...
 Et les deux ou trois paysans, les plus importants du hameau, purent pénétrer.
 — Voyez, ici, près de la cheminée.
 Près de la cheminée, il y avait un gros rondin de bois, à une de ses extrémités collaient encore des mèches de cheveux sanglants... C'était un rondin fait dans une grosse branche de hêtre, il était complètement maculé de sang... Enfin, sous la table gisait un bidon de pétrole.
 Le crime était patent. D'ailleurs, nul doute ne pouvait subsister lorsqu'on s'aperçut que les vêtements du malheureux avaient été fouillés et que le portefeuille et la chaîne avaient disparu.
 — Pour son argent ! On l'a tué pour son argent ! Les paysans disaient ces mots comme si cette raison rendait le meurtre plus abominable encore.
 Dès le lendemain, le parquet de Clamecy se transporta sur les lieux. Ses constatations n'ajoutèrent rien à ce que l'on savait déjà et le D^r Breuzard pratiqua l'autopsie. Après ces constatations, il ne restait qu'une chose à faire, découvrir l'assassin. Les gendarmes eurent bientôt comme collaborateurs tous les habitants de la région.

**

Une fois la première émotion passée et le corps carbonisé et autopsié mis en terre, chacun voulut rassembler ses esprits.
 Tout le jour, la gendarmerie était assaillie. On venait y rapporter les rumeurs les plus fantaisistes et le soir, comme pour marquer le point, les hommes se retrouvaient à l'auberge.
 Jean, bien connu pour sa bravoure et son honnêteté, parlait le plus, car il avait été le dernier à parler au Tiennot.
 — Il était pourtant bien gai, ce soir-là, disait-il... ma femme avait comme un pressentiment. Le plus curieux est que rien n'a été dérangé chez lui. Pas une armoire, pas une commode, pas un tiroir n'a été visité, le lit n'a même pas été bousculé. L'assassin devait savoir que Tiennot portait tout son argent sur lui... et dame ! ça faisait une belle somme.
 — C'est encore le crime d'un ouvrier agricole, prononça quelqu'un...
 — Oui, on dit toujours cela, c'est assez commode, quand il faut expliquer que l'assassin n'était pas rûdeur parce qu'il connaissait les habitudes de sa victime, mais la plupart du temps quand on arrête le meurtrier, on s'aperçoit que ce n'est pas un ouvrier.
 — Qui aurait pu faire le coup alors ? Tiennot n'avait pas d'ennemi ! Et il n'y a pas beaucoup de mauvais gars dans la contrée.
 — Il y en a toujours assez...
 En vérité, la mort de Tiennot est bien mystérieuse, et si à la campagne il est difficile de se prononcer d'une façon catégorique, il faut avouer que le vieux n'était entouré que de sympathie, et à son âge on ne voit pas bien quel stupide héritier n'aurait pas eu la patience d'attendre quelques mois encore.
 Mais n'est-ce pas raisonner trop logiquement ?
 — Aux champs, où la raison est parfois la plus solide, me disait quelqu'un du parquet de Clamecy, parfois aussi on y découvre des mentalités qui déroutent la logique la plus simple...
 Et depuis trois jours, on cherche en vain.
 Tiennot lui-même sut-il pourquoi il allait mourir ? On découvrit tout près de sa demeure un foulard noir que personne ne reconnut pour être le sien, et il est vraisemblable que l'assassin était masqué.
 Le 16 au soir, par suite de sa promenade à Chavannes, le vieux travailla tard chez lui. A 10 heures, sa lampe est encore allumée et on l'aperçoit par la fenêtre qui range dans son buffet.
 Après 10 heures, plus personne ne sort dans le hameau, et quelques minutes plus tard, un homme peut pénétrer chez Tiennot.
 Au bruit, le malheureux se retourne. Epouvanté, il aperçoit un homme masqué.
 — Quoi ? Quoi ? bredouille-t-il...
 Mais l'autre, qui n'a pas encore prononcé une parole, brandit son gourdin et en assène un coup formidable sur la tête du vieillard.
 Cela n'a pas été très long. Encore

quelques coups, et le pauvre ne bougeait plus.
 L'homme au foulard prit alors tranquillement l'argent et les papiers qu'il désirait, puis, toujours avec autant de placidité, il versa sur le corps de sa victime du pétrole et enfin il mit le feu.
 — On croira à un accident... enfin on verra bien, pensa-t-il en haussant les épaules.
 Et, sûr de lui, il disparut dans la nuit épaisse.
 Le père Tiennot ne sut pas quel était son assassin, peut-être ne le saurons-nous jamais non plus...
 BERNARD LAUZAC.

Subtilité administrative

L'administration pénitentiaire a décidé que les condamnés, une fois leur peine devenue définitive, n'ont plus le droit de communiquer avec leur avocat. Pourtant, s'ils ont besoin de les voir, ils doivent leur écrire pour solliciter leur visite et les engager à aller au ministère de l'Intérieur quémander le permis de communiquer nécessaire.
 Tout cela est fort bien, mais où les formalités deviennent plus compliquées, c'est quelques lignes plus loin, car le même décret récemment paru indique que, sous aucun prétexte, le condamné ne doit être autorisé à écrire à son défenseur.
 De ce fait, le condamné ne peut jamais, ni de vive voix, ni par écrit, être conseillé par son avocat.
 Heureusement, il y a des accommodements, et c'est ainsi que le détenu Collin, ayant des révélations à faire sur la disparition du général Koutiepoïf, a pu, malgré le décret de l'administration pénitentiaire, communiquer avec son défenseur et dire ce qu'il avait à dire.

Le lieutenant Stewart devant ses juges

Le lieutenant Baillie Stewart, du régiment d'élite des Seaforth Highlanders, détenu à la Tour de Londres depuis pas mal de temps sous l'inculpation de haute trahison, passe en jugement devant le Tribunal militaire spécial siégeant dans la caserne du duc d'York, à Londres.
 Le lieutenant Baillie Stewart, fils d'un colonel écossais, d'une famille très connue à Edimbourg, était très apprécié de tous. Et la surprise a été grande, dans les milieux militaires.
 Ce n'est cependant pas sans présomptions très graves que l'officier a été arrêté. On l'accuse d'avoir commis des indiscrétions coupables au sujet de secrets militaires. Les audiences se dérouleront à huis clos ; et seule la condamnation, s'il y a lieu, sera divulguée.
 Notre photo représente le major K. Shapcott, qui représente l'accusation du roi au cours des débats engagés. Le lieutenant Stewart ne pouvait avoir de plus terrible adversaire. (I. P. S.)



LA FIN DU "POIVROT"

LYON

(De notre envoyé spécial.)

QUELQUES kilomètres de Quincieux, dont il dépend, sur la route de Mâcon, le hameau de Billy-le-Vieux dresse son amas de vieilles maisons, la plupart croûlantes, toutes en très mauvais état. Des cultivateurs peu aisés les occupent. Les champs qui les entourent semblent peu productifs. Tout respire la gêne, sinon la misère.

C'est là qu'habitait François-Guillaume Combet, un rude paysan de quarante-six ans, propriétaire d'une partie de ces masures. Un sacré gars, autrefois, que ce François-Guillaume Combet ! Deux passions, deux seules : le vin et les filles. Et on parlait encore dans le pays des mille bonnes fortunes qu'il avait eues au temps de sa jeunesse. Avec l'âge, le fougueux tempérament du cultivateur s'était peu à peu calmé. Il vivait maintenant dans une de ses maisons, la plus sordide peut-être, du produit de son travail et des maigres loyers qu'il encaissait. Mais une de ses passions lui était restée, à défaut de l'autre. Dès qu'il avait suffisamment d'argent, il courrait à l'auberge, s'y installait et n'en ressortait que lorsque, véritablement, il n'y avait plus en lui la place pour le plus petit verre. Il prenait alors en titubant la route de Billy-le-Vieux, où il arrivait tant bien que mal, non sans être tombé quelquefois en chemin.

On l'avait surnommé « le poivrot ». Mais, à part cette funeste habitude, c'était au demeurant un très brave homme, estimé de tous ceux qui le connaissaient.

On n'aurait pu en dire autant de son neveu, qui logeait avec lui, Gabriel Marin, âgé de trente-deux ans. Chacun savait qu'il ne vivait que de braconnage et de maraudes, qu'il était querelleur, brutal, méchant et que, dans les dossiers de la police lyonnaise, une fiche le concernant attestait qu'il avait été mêlé à quelques louches histoires. Lui aussi, d'ailleurs, sacrifiait à la dive bouteille, presque autant que son oncle, ce qui n'était pas peu dire ! Mais, au lieu d'avoir le vin gai, il cherchait dispute à tout le monde orsqu'il avait trop bu. Aussi n'inspirait-il ni confiance ni sympathie.

Son oncle savait bien cela, mais il ne voyait en lui qu'un compagnon de beuverie et faisait peu de cas du reste.

C'est mon neveu, disait-il parfois à ceux qui lui demandaient pourquoi il gardait chez lui un tel garnement c'est mon neveu et il est pauvre. Faut pourtant bien que je l'abrute, pas vrai ?

Cela faisait, samedi dernier, trois jours que personne, au hameau de Billy-le-Vieux, n'avait vu François-Guillaume Combet.

C'est étrange, déclara Jules Lapière, un locataire de l'ivrogne. Depuis mercredi soir, on n'a plus aperçu Combet ; il ne met pourtant pas si longtemps, d'habitude, pour couvrir sa « cuite ». Je vais aller voir ce qu'il fait.

Ayant dit, Lapière se dirigea vers la demeure de son propriétaire, suivi de trois autres voisins. Ils frappèrent mais n'obtinrent aucune réponse. Quelqu'un insinua :

— Peut-être que Combet et son neveu sont déjà partis aux champs.

— Pensez-vous ! répondit Lapière. Je les aurais bien vus sortir, tout au moins entendus. Non, ce n'est pas ça, le mieux est d'entrer voir.

Il tourna la poignée de la porte, poussa et sentit alors qu'il y avait quelque chose, derrière, qui gênait l'ouverture.

— Aidez-moi, les gars ! Deux coups d'épaule donnés simultanément ouvrirent l'huis. Les hommes virent alors ce qu'il y avait derrière, qui empêchait d'ouvrir.

C'était le cadavre de François-Guillaume Combet. Sa poitrine était recouverte d'un horrible sang noir, coagulé ; le visage était verdâtre. Spectacle affreux, et les voisins, malgré leur courage d'hommes, reculèrent instinctivement.

— C'est un crime, dit Victor, un vieux paysan plié par les durs travaux de la terre. — Sûrement ; le cadavre du neveu ne doit pas être bien loin. Ils les ont tués pour les voler. Regardez.

Du doigt il montrait sur le seuil de la maison des pièces de monnaie éparpillées. — Ils ont perdu, en ce sauvant, une partie de leur butin.

Le vieillard disait ils. Pourquoi ? Sans doute aurait-il été bien en peine de l'expliquer. Pour lui, c'était un crime de rdeurs et ils étaient plusieurs à avoir fait le coup.

Déjà, cependant, la petite population du hameau s'était rassemblée devant la porte de la maison tragique, discutant de l'extraordinaire événement qui venait bouleverser leur paisible existence. Le bruit sinistre s'était répandu comme une trainée de poudre :

— Combet a été assassiné. Et un gamin, sur la route, pédalait de toutes ses forces, qui allait prévenir la maréchaussée de Neuville.

Bientôt les gendarmes Collin et Deschamps rejoignaient sur les lieux M. Bertrand, adjoint au maire de Quincieux, le garde champêtre Delevault et le D^r Perronnet. Ce dernier, après un rapide examen du corps, fut en mesure d'affirmer que le malheureux avait été tué d'une balle de revolver tirée à bout portant dans la région du cœur et que la mort remontait à deux jours au moins.

Pendant ce temps, dans le hangar, dans le jardin, des gens cherchaient le cadavre du neveu, Gabriel Marin.

— On a dû le traîner derrière une haie. Les investigations continuèrent une bonne partie de la matinée, mais restèrent vaines.

De leurs côtés, les gendarmes commençaient à rechercher les assassins, interrogeant les chemineaux rencontrés sur les routes.

Dans l'après-midi arriva à Billy-le-Vieux le commissaire Luc, de la brigade mobile de Lyon. Puis ce fut le Parquet de cette ville, composé de M. Raugé, juge d'instruction, M. Gajos, substitut du Procureur de la République, et le professeur Etienne Martin, médecin-légiste.

Alors, comme par enchantement, des gens qui n'avaient rien dit jusqu'alors firent des déclarations du plus haut intérêt aux magistrats. Ce fut tout d'abord un jeune homme de l'endroit, Jean-Baptiste Dublessy, qui raconta :

— Mercredi soir, à Quincieux, j'ai rencontré Combet et Marin qui venaient de travailler chez le fermier Dumange. Nous nous sommes rendus au café Duc, où nous avons bu pas mal de verres. Tant et si bien que vers onze heures, quand nous avons repris la route de Billy, l'oncle et le neveu tenaient à peine debout. Plusieurs fois Combet s'affala au bord du fossé, ce qui lui valut de violents reproches de Marin. Ce dernier même, à bout d'argument, sortit à un moment son revolver de sa poche, le braqua sous le nez de son oncle en lui disant :

« — A la fin, j'en ai assez. Tu me dégoûtes. Il faudra que je te fasse la peau ! »

« Je réussis à les calmer et, Combet étant tombé une nouvelle fois, je continuai ma route avec Marin jusqu'à sa maison, où nous débouchâmes une ou deux bouteilles. Vers une heure du matin, je manifestai mon intention de rentrer chez moi. »

« — Je t'accompagne quelques pas, me dit alors Gabriel Marin ; comme cela je ramènerai mon oncle. »

« En effet, nous retrouvâmes Combet à l'endroit où nous l'avions laissé ivre-mort. Il partit avec son neveu, en titubant, et moi je regagnai mon domicile. »

« Depuis, je ne les ai revus ni l'un ni l'autre. »

Pour intéressante qu'elle soit, cette déposition n'avait pas le caractère sensationnel de celle que fit M^{me} Lapière, habitant avec son mari la maison contiguë à celle du crime.

— Dans la nuit de mercredi à jeudi, dit-elle, j'ai entendu, venant de chez Combet, le bruit d'une violente discussion, puis, un peu plus tard, une détonation. Mais je n'y attachai aucune importance, car cela se produisait souvent. Pour un oui ou un non en effet Marin tirait un coup de revolver. J'entendis ensuite tout un remue-ménage, que je ne pus m'expliquer.

« Aussi, le lendemain, c'est-à-dire jeudi matin, lorsque je rencontrais le neveu de Combet, je lui demandai :

« — Qu'aviez-vous donc à mener si grand tapage la nuit dernière ? Vous vous êtes encore disputés, pour sûr, parce que vous étiez saouls. »

« Comme il ne me répondait pas, j'ajoutai, en plaisantant :

« — Tu n'as pas tué ton oncle, au moins ? »

« Oh ! non, qu'il me répondit, j'ai simplement voulu lui faire peur, comme d'habitude, et j'ai tiré un coup de revolver en l'air. Ça l'a fait taire aussitôt et il est allé se coucher. »

« Encore au lit, alors, demandai-je ? »

« Point. Il est parti de bonne heure chez Thibaud, où il doit passer la journée. »

« Jusqu'au lendemain je ne vis personne. Seulement, le vendredi vers midi, j'étais dans un pré à cueillir de la salade lorsque, en me retournant, j'aperçus Gabriel Marin qui sortait de notre propre maison. Je le hélai, mais il fit celui qui n'entendait pas et disparut au tournant de la route. Inquiet, je me hâtai chez nous et, là, je constatai que les souliers du dimanche de mon mari avaient disparu de leur place habituelle. Je fis part de ce vol à Lapière, lorsqu'il rentra le soir, et lui déclarai que je soupçonnais fortement le neveu de notre propriétaire d'être le coupable, vu que je l'avais surpris le matin sortant de notre logis. »

« — Demain, décida mon homme, nous irons les lui réclamer. Et il verra de quel bois je me chauffe ! »

« C'est alors que nous fîmes la remarque que Combet n'avait pas été vu depuis l'avant-veille. Aussi, ce matin de très bonne heure, Lapière a-t-il fait part de ses craintes à nos voisins. Vous savez dans quelles conditions le corps du pauvre homme fut découvert. Au début on a cru qu'il s'agissait d'un crime crapuleux, mais maintenant mon opinion est faite. C'est Gabriel Marin qui, cette fois, au lieu de tirer en l'air, a visé son oncle et l'a abattu comme un chien. Il a passé la journée du jeudi et la nuit suivante près du cadavre, puis le vendredi il a décidé de s'enfuir et comme ses chaus-

sures prenaient l'eau, il a dérobé celles de mon mari. Ah ! la fripouille ! »

Crispant un poing vengeur, M^{me} Lapière termina ainsi son récit.

Cette fois, ce n'était plus la peine d'arrêter le long des chemins les vagabonds et les trimardeurs. Malgré le désordre qui régnait dans la maison sanglante, désordre qui pouvait faire croire à un cambriolage, on se trouvait bien en présence d'une affaire de famille, d'une de ces tragédies de la terre aux mobiles si complexes.

L'enquête se poursuivit sur ces nouvelles bases.

Le professeur Etienne Martin déclara que le crime avait dû être commis dans la nuit de mercredi à jeudi, ce qui confirmait les dépositions de M^{me} Lapière et de Jean-Baptiste Dublessy. C'est au cours de la soirée qui avait suivi la rapaille du café Duc que François-Guillaume Combet avait trouvé la mort.

Mais qu'était devenu son meurtrier présumé, son neveu, Gabriel Marin ? Des gens l'avaient vu pour la dernière fois dans l'après-midi du vendredi, à Quincieux ; à la gare, il avait pris le train de 15 h. 30, qui arrive à Villefranche-en-Beaujolais à 15 h. 30. Depuis, nul ne savait où il était passé. Et, malgré les plus actives recherches il fut impossible de le retrouver samedi et dimanche. Peut-être s'était-il réfugié dans la région de Monsols, où il devait avoir des amis si l'on en croyait les gens de Quincieux, et où, en tout cas, d'épaisses forêts pouvaient lui permettre d'échapper aux gendarmes lancés à ses trousses.

— Vous pouvez être certain, m'a dit un cultivateur de Billy-le-Vieux, qui le connaissait bien pour l'avoir employé quelquefois, vous pouvez être certain qu'on ne le prendra pas vivant. Il a sûrement son revolver sur lui, avec plusieurs chargeurs, et il vendra chèrement sa peau. Car, pour un bandit, c'en est un ! Dire qu'il y a des naïfs qui le croient encore innocent et qui parlent d'une simple coïncidence. Faut être fou pour dire des choses pareilles !

En effet, la culpabilité de Gabriel Marin est certaine ; du moins toutes les preuves sont contre lui. Et pourtant, dans cette affaire, quelque chose d'étrange subsiste. D'abord pourquoi l'acharnement montré par les époux Lapière contre François-Guillaume Combet depuis de longs mois ? Le 13 février dernier, un incendie s'étant déclaré dans la maison de Combet, les locataires de ce dernier l'accusèrent formellement d'avoir mis le feu pour toucher une assurance.

Pourquoi, surtout, un coup de feu ayant retenti, dans la nuit de mercredi à jeudi, est-ce seulement le samedi que l'on s'acquiesce de l'ivrogne, alors qu'on ne l'a pas revu depuis le mercredi soir ? Pourquoi cette longue attente, oui, pourquoi ?

Les uns ont conclu à un drame de l'alcoolisme :

Deux hommes ivres se chamaillent. L'un est armé. Il tire, tue et pend la fuite. C'est banal.

Les autres penchent pour l'intérêt : — En cas de mort de Combet, Marin héritait. C'est pour cela qu'il a commis son crime. Mais, après, il s'est affolé et n'a pu terminer sa mise en scène comme il aurait voulu.

Il y a pourtant une troisième hypothèse, qui mérite attention...

A-t-on songé à la jalousie ? Cherchons la femme, peut-être n'est-elle pas loin...

GÉO GUASCO.

Des Anglais arrêtés en Russie



Voici Sir Felix Poole, président de la Vicars à Londres, allant prendre des nouvelles de ses collaborateurs, arrêtés à Moscou. (I. P. S.)

La Police hitlérienne dans les "Maisons Rouges" d'Allemagne



Les policiers et les troupes hitlériennes, dans toutes les villes d'Allemagne où se trouvaient des « maisons du peuple » communistes, les ont occupées militairement. La photo ci-dessus représente la « Volks Hans » de Leipzig, qui a été fermée et, depuis, transformée en caserne provisoire. (R.)

Voulait-il assassiner Hitler ?



La préfecture de police de Munich, sur des ordres venus de Berlin, a arrêté le comte Arco, soupçonné de préparer un attentat contre le chancelier Hitler. (R.)

Gaston vrai "Mac" Joueurs et Escrocs Mondains

(Suite de la page 11.)

« — Enfin, repris-je, l'avenir est à moi. Maintenant il faut que je retrouve Régine »
 « Me donnes-tu un coup de main ? »
 « La réponse m'arriva, brutale :
 « — N'y compte pas.
 « — Sérieusement ?
 « — Sérieusement.
 « Mes poings se crispèrent.
 « — Tu dois pourtant connaître le type qui m'a enlevé ma femme ?
 « — Je le connais.
 « — Et tu ne veux pas me le nommer ?
 « — Non.
 « Il me frappa sur l'épaule.
 « — Mais je te donnerai volontiers un conseil : laisse-la tomber.
 « Et, d'un clin d'œil, il me montra au mur un dessin encadré. C'était une carte de la Havane et l'on y voyait le président Machado expulsant, d'un violent coup de pied, un homme porteur d'une valise sur laquelle était inscrit le mot « souteneur ». L'homme n'avait plus qu'un pied à la Havane ; l'autre était tendu vers Paris.
 « — Tu vois. A la Havane, les barbeaux se sont fait expulser parce qu'ils sont devenus trop ennuyeux ; et pourtant le pays était d'un bon rapport, je te le garantis, et ils y menaient la belle vie. Ici, comme les gars du milieu veulent éviter le même sort, ils se tiennent peinarde et règlent les affaires en douce, sans esclandre. Si j'étais sûr que tu ne fasses pas de sottises, je te dirais bien où est la môme ; mais, comme je suis certain du contraire, je ne te le dirai pas. Mieux, je vais te donner un bon conseil. Tu es venu ici avec une femme qui te rapportera gros, si tu sais la garder. Installe-toi confortablement à Caracas, achète une voiture et mène la belle vie. Un jour ou l'autre, forcément, tu reconteras Régine et vous pourrez alors, si tu le désires encore, — ce qui m'étonnerait — avoir une explication.
 « Brutalement je me levai :
 « — C'est bien, je me débrouillerai seul.
 « Au moment où je franchissais la porte, l'homme me jeta encore, avec une négligence feinte :
 « — Ici, les « pétards » sont réellement prohibés. Décharge-toi de celui que tu trimballes dans ta poche arrière et qui se voit un peu trop. Ce n'est pas la peine de risquer de te faire déporter pour un « calibre » dont tu n'as nul besoin ici. N'oublie pas que nous ne sommes ni à Montmartre ni à Chicago... Bonne chance !

« Caracas est une grande ville. Seul, comment y retrouverais-je Régine ? A tout hasard, je m'en fus rôder dans le quartier riche. J'abordais, aux portes, les domestiques et leur montrais une photographie de Régine :
 « — Vous connaissez cette dame ? demandais-je.
 « Ils me regardaient de travers, malgré le bon pourboire dont j'accompagnais ma demande, et me répondaient non, invariablement.
 « Je passai alors à la ville basse, où vivent les petits bourgeois et les gens du peuple.

Mes recherches furent également infructueuses. Après quinze jours, j'étais désespéré.
 « Leseizième jour, au tournant d'une rue, je me heurtai soudain à un passant :
 « — Gaston ! s'écria-t-il.
 « — Paulo !
 « Nous nous serrâmes la main avec effusion et nous entrâmes dans un café. J'avais connu Paulo à la discipline et je gardais de lui le souvenir d'un homme remarquablement brave.
 « — Qu'est-ce que tu fais ici, lui demandai-je ?
 « — Je viens d'amener deux femmes de remonte. Je suis revenu par le bateau d'hier.
 « — Et toi ?
 « — Avec lassitude, je haussai les épaules.
 « — Moi ! Je suis venu pour chercher une femme qui m'a « fait la malle ».
 « Les lèvres minces de Paulo se tordirent en un vague sourire.
 « — C'est des choses qui arrivent, laissa-t-il tomber avec philosophie. Faut pas s'en faire pour ça...
 « Devant mon vieux camarade de camarade, je n'essayai pas de crâner une minute.
 « — Bien sûr, grognai-je, on ne devrait pas s'en faire, comme tu dis. Mais il y a des fois où l'on ne peut pas faire autrement !
 « Paulo alluma une cigarette :
 « — Je vois. Tu es « mordu ».
 « — Oui. Cette garce de Régine, je l'ai eue dans la peau !
 « Paulo m'interrompit d'un geste.
 « — Attends, fit-il, la main levée. Tu as dit Régine ?...
 « — Oui.
 « — Une grande brune, arrivée ici il y a trois ou quatre mois ?
 « — C'est ça.
 « — Placée chez le gros Pedro ?
 « — Exactement.
 « Paulo éclata de rire et, se levant, me tendit la main par-dessus la table. Il exultait :
 « — Eh bien, mon pote, s'écria-t-il, tu as une veine de...
 « Il s'arrêta à temps et se reprit :
 « — Tu as une veine de m'avoir rencontré ! Je la connais, ta Régine. Elle est dans une ville voisine, à Valecid, à quelques heures de chemin de fer.
 « J'étais d'une pâleur de mort.
 « — Comment s'appelle le mari ? soufflai-je.
 « — Cuertez. C'est un riche marchand de sucre et de café.
 « — Un vieux ?
 « — Non, tout jeune. Il est très connu dans les maisons d'ici. Il a eu le coup de foudre pour Régine et lui a proposé le « marida ».
 « De fureur, je lançai un coup de pied dans la table, qui s'écroura :
 « — Je l'aurai, hurlai-je !
 « Et, ayant hâtivement remercié Paulo et jeté au garçon le prix des consommations avec celui de la casse, je courus vers la gare.
 « L'heure de la curée approchait.

(A suivre.)

H. G. et C. H.

Le "Repérage" des malfaiteurs

(Suite de la page 5.)

aliénistes ne se sont jamais mis d'accord. La kleptomane, c'est la femme qui a volé sans le faire exprès. Seulement, pour lareconnaître...

Derrière deux voleurs « au poivrier ».

Ce soir-là, nous sommes près des quais, à l'angle de la rue Lagrange. Dans cet immense établissement où court un interminable bar, des êtres hirsutes et dépenaillés sont accroupis devant de rudes tables de bois que poisse du vin rouge servi au litre et au verre. Plus haut, aux confins de la place Maubert, dans les rues avoisinantes, rue Maitre-Albert, rue des Degrés, ce sont des boîtes profondes, toutes pareilles, avec leur clientèle affreuse de clochards et de haillonneux.

Devant la statue d'Eugène Dolet, près du marché des Carmes, l'inspecteur C... me dit :

« On est bien ici pour voir les vols au « poivrier ».

Deux hommes sont passés tout près de nous, vêtus comme des ouvriers en tenue de travail, solides, costauds et qui ne titubent pas.

« Ceux-là, ce ne sont pas des « cloches », dit C... Vous allez voir où ils vont.

Nous les voyons entrer dans un débit de la rue Maitre-Albert que peuplent des misérables en guenilles. Puis dans celui de la rue Lagrange. A travers les vitres, nous les voyons au comptoir. Ils entament à peine leur verre de rouge, regardent autour d'eux, vont, viennent, ressortent.

Un groupe lamentable, une vieille sans forme et sans âge, un homme vouté qui semble brouter sa barbe grise et un grand diable hâve et dépenaillé s'éloignent du côté du parvis Notre-Dame. Les deux hommes que nous avons suivis tout à l'heure quittent le comptoir et s'engagent derrière eux, sur le pont.

« Ça, c'est pour un coup au « poivrier ».

Le coup est facile. Les clochards s'éloignent allant vers la direction des Halles. Alors, les deux costauds n'ont qu'à les rejoindre. « A la dure » ils font les poches, d'autorité. C'est tout. Quand c'est fini, ils recommencent.

« Il y a peu dans les poches, bien sûr, dit C... Quelquefois rien, quelquefois cent sous. Seulement ils font le même coup sept ou huit fois dans la nuit, d'autant qu'il n'y a jamais de plaintes dans ce monde-là...

Le malfaiteur qui n'ose pas dire le nom de son méfait.

Sur les quais, de place en place, nous observons des jeunes gens à l'air hésitant, élimés et faméliques, arrêtés au long du parapet.

« Savez-vous ce que c'est que ceux-là ?

L'inspecteur me le dit : d'un mot bref et significatif.

Ce sont les anormaux qui cherchent des rencontres faciles et surtout profitables. Celui qui n'est pas initié à leur vie ne pourrait pas les discerner. Volontiers, il croirait aux derniers poètes qui s'arrêtent pour chercher dans les reflets du flot l'harmonie de leurs rimes. Ce sont de mauvais garçons qui tentent les débauchés. Ceux-ci les connaissent bien. Ils devraient savoir les risques de chantage, de vol, d'agressions armées à quoi ils s'exposent au cours de leurs tristes randonnées nocturnes.

« Vous trouvez aussi ces gars-là, me dit l'inspecteur, partout où il y a une foule stagnante aux mêmes endroits, devant les journaux où on peut lire les résultats des courses. Ils se tiennent là, debout, immobiles et toujours les mains derrière le dos.

« Pourquoi les mains derrière le dos ? L'inspecteur me le dit. C'est un détail ignoble. Disons que, par lui, les présentations, si l'on peut dire, se font automatiquement et sans qu'il soit besoin d'échanger un mot.

L'inspecteur C... me parle aussi des hommes de la cambriole. Ceux-là c'est après le « casement » qu'on peut les pincer, quand ils transportent des ballots. Principe : attention aux gars qui portent des paquets la nuit, c'est difficile. Ces paquets, ils ne les portent pas bien loin. L'auto est à proximité. Il est rare qu'on puisse les surprendre entre le magasin pillé et la voiture qui emportera la marchandise. Tout de même ça arrive...

L'armée du crime.

Une journée de promenade sous la conduite de l'inspecteur laisse au néophyte une extraordinaire impression. Il lui semble que la ville tout entière, en tous ces endroits et à toutes ses heures, est peuplée d'une multitude innombrable de malfaiteurs que nul ne soupçonne et qui passent parmi l'indifférence ou l'ignorance des honnêtes gens, tranquillement, impunément.

C'est l'Armée du Crime. Le plus difficile, ce n'est pas de reconnaître les criminels avant le crime, mais après.

M. G.

12 MOIS DE CREDIT

GARANTI 5 ANS
8 JOURS à L'ESSAI

CARILLON WESTMINSTER 4/4

1^{er} versement un mois après la livraison

au choix 33. par mois

FRS

Je prie la maison GIRARD et BOITE, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un carillon WESTMINSTER 4/4, mouvement 8 jours, indécomptable, en cuivre massif, sonnant les quatre quarts sur huit gongs harmonieux, au prix de fr. 396 » que je paierai à la poste, au compte chèques postaux 979 Paris fr. 33. » par mois (pendant 12 mois), jusqu'à complet paiement. Un bulletin de garantie de 5 ans est délivré avec chaque carillon.

Je choisis le N° 15, haut. 75 cm., annoncé, en chêne clair ou foncé, sculptures soignées prises dans la masse, ébénisterie soignée, une glace biseautée.

Je choisis le N° 18, haut. 72 cm., ébénisterie soignée en ronce de noyer patiné, glace biseautée.

(Biffer le numéro et la désignation du modèle que l'on ne désire pas recevoir.)

NOM, PRÉNOMS..... P. O. 5

PROFESSION.....

DOMICILE.....

DÉPARTEMENT..... GARE.....

FAIT A..... LE..... 1933.

Signature :



N° 15.



N° 18.

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^{me})

SOIGNEZ CHEZ VOUS
 SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES.
 SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
 SYPHILIS, BLENNORRHOË, URETHRITE, PROSTATE,
 CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE
 Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr
SERUMS - VACCINS NOUVEAUX
 Venir ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9^e
 Angle Chaussée d'Antin

LE RECORD DU RIRE
 Contre 2 fr. en timbres, vous recevrez le
SENSATIONNEL ALBUM ILLUSTRÉ
 200 p., 1900 grav.: Farces, At-
 trapes, Chansons, Monologues,
 Livres rores sur les danses,
 l'Hypnotisme, la Magie, etc.
 Sté A. GORIN, 9, Bd St-Martin, PARIS



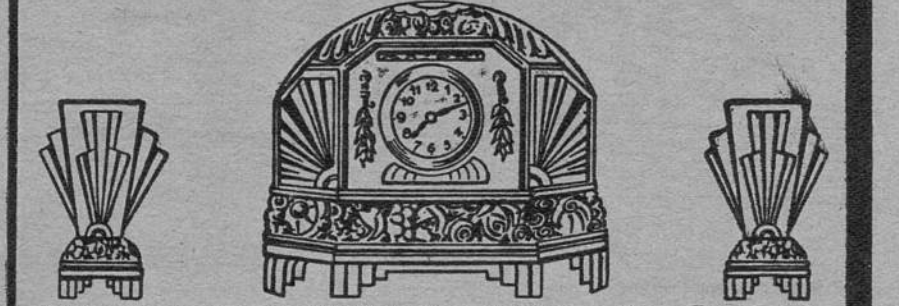
Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane
 100 000 clients par an 20 000 remerciements
 Demandez catalogue français gratuit
 Fabr. d'accordeons, d'instruments de musique et phonos
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) n° 510
 dévoilé par la célèbre voyante
AVENIR MARYS, 45, r. Laborde, Paris-8^e
 Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

GRATUITEMENT
 Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU**, talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.
RICHESSSES MARIAGE - ENFANTS DIGNITÉS - LONGÉVITÉ
 C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman. Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous l'offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux: gros cabochons de **JADE**, monture argent ou or et incrustation de laque.
 Ecrivez de suite au Service G
Ch. OUDIN, Joaillier
 17, AV. DE L'OPERA, PARIS

FOU-YU
L'ENNUI C'EST LA MORT !
POUR RIRE et FAIRE RIRE
 Demander les catalogues *Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magique, Librairie.* - Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal, **H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris.** Maison fondée en 1900.
INFALLIBLEMENT avec **L'IRRADIANTE** envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à **VOTRE VOLONTÉ.** Demandez à **M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa brochure, grat. N° 4.**

67
Pour Maigrir
 Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant
 Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger
 Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10^e

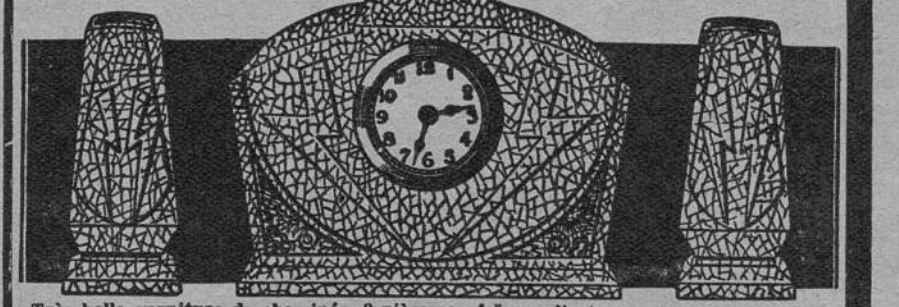
PRIME A NOS LECTEURS
Pendant 15 jours seulement



Garniture de cheminée, en véritable bronzine renforcée, article de première qualité, mouvement garanti 5 ans, ornements de style moderne, cédée avec ses 2 vases au prix exceptionnel de **69 fr.**



Superbe garniture de cheminée, en marbrilithe, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, hauteur 27 centimètres, mouvement garanti 3 ans pouvant rivaliser comme élégance et fabrication avec les plus beaux modèles, cédée avec ses deux vases au prix exceptionnel de **79 fr.** La même sans le chien **89 fr.**

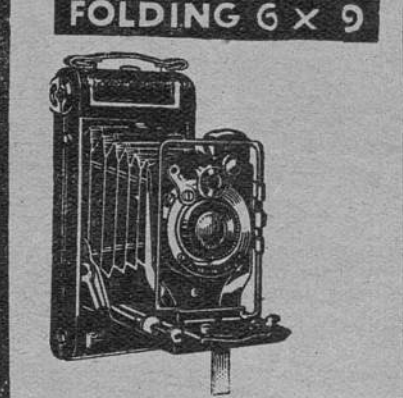


Très belle garniture de cheminée, 3 pièces en faïence d'art craquelée, émaillée, couleur crème, très jolis motifs en relief, mouvement de précision de Besançon, garanti 3 ans, cédée à nos lecteurs au prix exceptionnel de **89 fr.**

IL N'EST ACCORDE QU'UNE SEULE PRIME PAR LECTEUR AVEC INTERDICTION D'UTILISER CETTE PRIME POUR EN FAIRE DU COMMERCE AUCUN PAIEMENT D'AVANCE
 Ces prix sont nets franco de port et d'emball., payables après réception et complète satisfaction avec possibilité de retour sous huitaine au cas de non-convenance. Pour bénéficier de cette offre, il suffit de découper le présent bon, nous indiquer le modèle choisi et la gare destinataire, et d'adresser le tout directement à:
LA PROPAGANDE DES GRANDES MARQUES « Rayon garnitures de cheminées »
 51, rue du Boeher, PARIS (VIII^e)

NE PARTEZ PAS EN VOYAGE
 sans emporter un
APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

VOICI POUR VOUS 2 CHEFS-D'OEUVRE FRANÇAIS
OBJECTIF ANASTIGMAT HERMAGIS
 une des meilleures Marques connues
 Chacun sait que la valeur d'un appareil photographique est en raison directe de la qualité de son objectif et que le meilleur de tous est sans contredit l'objectif Anastigmat.
 Nos appareils sont munis chacun d'un Objectif ANASTIGMAT supérieur de la célèbre marque HERMAGIS qui fouille les ombres et donne aux plus petites détails un relief et une netteté sans égal.
CHOISISSEZ parmi ces deux appareils celui que vous préférez. Nous vous garantissons que vous n'éprouverez jamais aucune déception dans vos prises de vues: portraits, paysages, panoramas, qui seront d'inoubliables souvenirs.
 Une notice donnant explicitement toutes les indications pour réussir infailliblement par tous les temps, tous clichés, est livrée avec l'appareil.



FOLDING 6 x 9
 Appareil pratique pour les amateurs les plus exigeants, permettant l'emploi de pellicules et possédant une optique extra-lumineuse. Il répond à tout ce qu'on demande grâce à son objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis « Magir ». Corps métallique, beau gainage cuir, soufflet peau, arrêt automatique à l'infini. Viseur clair tournant et viseur iconométrique. Chargement des pellicules perfectionné, 2 écrous de pied, obturateur faisant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25^e au 100^e de seconde. Un dispositif spécial pour l'emploi de la PLAQUE PHOTO est livré avec un léger supplément de 25 francs.
 Payable 25 francs par mois

375 FR.
 L'Appareil choisi est livrable immédiatement aux conditions ci-dessous:



FOLDING 9x12
 à plaques et à films
 Four Cartes postales, Portraits, Paysages, etc. Permettant l'emploi soit de plaques, soit de pellicules en blocs-films au gré de l'opérateur. Gainage et fabrication soignées, soufflet peau, chariot à pinces, porte objectif en U, mise au point par crémaillère avec échelle graduée pour les distances, grand viseur clair tournant, 2 écrous de pied, objectif Anastigmat F 6,3 Hermagis, glace dépolie avec capuchon, obturateur permettant la pose, la 1/2 pose et l'instantané du 25^e au 100^e de seconde avec propulseur métallique. Livré avec 3 châssis.
 Payable 30 francs par mois

395 FR.

BULLETIN DE COMMANDE
 Veuillez m'adresser l'Appareil Folding au prix de..... frs que je paierai par traites mensuelles de..... fr., la 1^{re} à la réception de l'envoi et les suivantes de même somme jusqu'à complet paiement. Au comptant 10 0/0 d'escompte. Les frais d'expédition sont à ma charge et je paierai 1 fr. par quittance pour frais d'expédition.
 Signature:

Nom
 Prénom
 Adresse
 Ville Dépt.

Décliquez le prix de l'appareil et la mensualité
 Découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ECONOMIE PRATIQUE S.A.
 15, RUE D'ENGHEN, PARIS, XE

25% moins cher
VALEUR RÉELLE 380 frs EN RÉCLAME
285 frs au comptant
35 Frs par mois
 Faculté de retour au cas de non-convenance **315 frs. à crédit PAYABLES**
QUANTITÉ LIMITÉE
LANDAU TOUT ACIER

Grande caisse 0^m83x0^m47 entièrement coffrée et galbée. Peinture vernie bleue, noire ou grise deux tons. Suspension très souple à la Daumont. Roues à flanges garnies gros enjoliveurs et semi-pneumatiques. Capote et capotage belle moleskine. Guidon tube nickelé.
BULLETIN DE COMMANDE (B. E.) - J'achète aux Ets CAMP, Paris: 1 Landau tout acier n° 19, couleur au prix de 315 frs payable 35 frs par mois au compte chèques Postaux Paris 595-51 Ci-joint frs, montant de la 1^{re} mensualité accompagnée des frais d'emballage suivants: 10 frs pour France, 45 frs pour Corse, Algérie et Tunisie. L'expédition sera effectuée en port dû.
 Nom et prénom Signature:
 Profession
 Domicile Gare
 Fait à le 1933

BON GRATUIT (B.E)
 pour un joli Album illustré LAYETTES BENCEAUX ALSACIENS VOITURES D'ENFANTS

E. CAMP 1, RUE BORDA PARIS (3^e)



L'assassinat de M. Causeret, préfet des Bouches-du-Rhône, par son amie M^{me} Huot, dite d'Anglemont, a donné lieu à maintes hypothèses, dont certaines des plus saugrenues. Il est malgré tout un fait que la police reconnaît elle-même. Dans ce drame, qui peut-être reste au fond un drame banal, bien des points sont demeurés mystérieux. Une enquête très serrée est menée actuellement par les services de la police, qui interrogent et confrontent tous les témoins.

Voici, de gauche à droite, la concierge de l'immeuble où habite M^{me} d'Anglemont, attendant l'instant de comparaître devant le juge; M^{me} Huot d'Anglemont, l'héroïne de ce drame aux étranges circonstances, photographiée il y a quelques années; enfin M^{me} Louise Lagarosse, la femme détective chargée par la meurtrière de filer M. Causeret à chacun de ses séjours à Paris. (Rol. et Rap.)



La police de Metz a arrêté un nommé Pierre Markowski, âgé de vingt ans, qui avait tenté d'écouler chez une commerçante un billet de dix francs manifestement faux. Une perquisition effectuée au domicile de Markowski (que représente notre photo) a permis de découvrir un arsenal complet de faux monnayeur. Markowski a avoué. (G.)

Les soldats Henri Devaux et Roger Bard (de gauche à droite) sont passés en Conseil de guerre. Une nuit, étant de garde, Devaux alla, son tour de faction fini, avec son ami Bard, voir sa femme et son enfant malades. Ils étaient poursuivis pour abandon de poste. Quatre mois de prison avec sursis à chacun. (W. W.)



Paul-Emile Vassaux assassina pour la voler, à Paris, une femme âgée, M^{me} Chesneau. Il a comparu, de ce fait, devant les Assises de la Seine. Vassaux a été condamné au bagne à perpétuité. (Rol.)

M^{me} Ferrari, mère de quatre enfants, avait un mari infidèle et brutal qui la rouait de coups. Exécédée, elle le tua pendant son sommeil. La meurtrière, qui avait longtemps souffert, n'a été condamnée qu'à deux ans de prison avec sursis. (H. M.)

Lady Owen, en 1930, tenta de tuer M^{me} Gastaud, la femme de son amant, le D^r Gastaud. Lady Owen, condamnée à cinq ans de reclusion, puis, par mesure de grâce, à la prison simple, vient d'être graciée. La voici lors de son procès. (W. W.)